



Mon ancêtre

Un peuple qui ignore son histoire est condamné à la revivre...

Je, jeu de mots, de moi avec l'autre que je suis, avec l'enfant que je fus,
avec les rêves qui m'étreignent et les blessures que j'étouffe.

Je, jeux avec eux, ces ancêtres que je porte, ces paysages,
ces langues et ces périples, comme une petite musique et ces fractures
de l' Histoire, ces douleurs absurdes d'un monde déchiré.

Je unique.

Nous mosaïque.

Et ces moments de vie, d'amitié, de plaisir à lire,
à s'écouter et se photographier, à rire.

Et ces pages fragiles et pudiques, superbes de sincérité.

Remerciements à la cellule Arts et Culture du Rectorat de Paris et à la DRAC Ile de France.
Merci à Chantal et Fabrice. Merci à Sylvie.

Académie de Paris

Collège Georges Courteline
48, Av. du Dr A. Netter 75012 Paris
M. Heuclin, principal

Intervenante artistique photographe:

Hanna Zaworonko-Olejniczak

Professeur de français:

Christiane Gayerie-Bescond

Professeur d'Histoire : **Patrice Périllat**

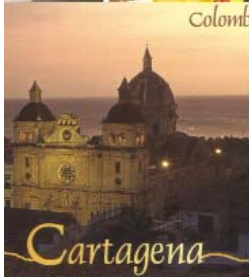
en collaboration avec **Madame Rayzal**, documentaliste et **Louisa**.

Projet mené avec le professeur de S.V.T **M. Fetermann**

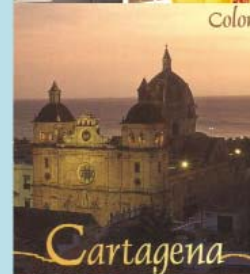
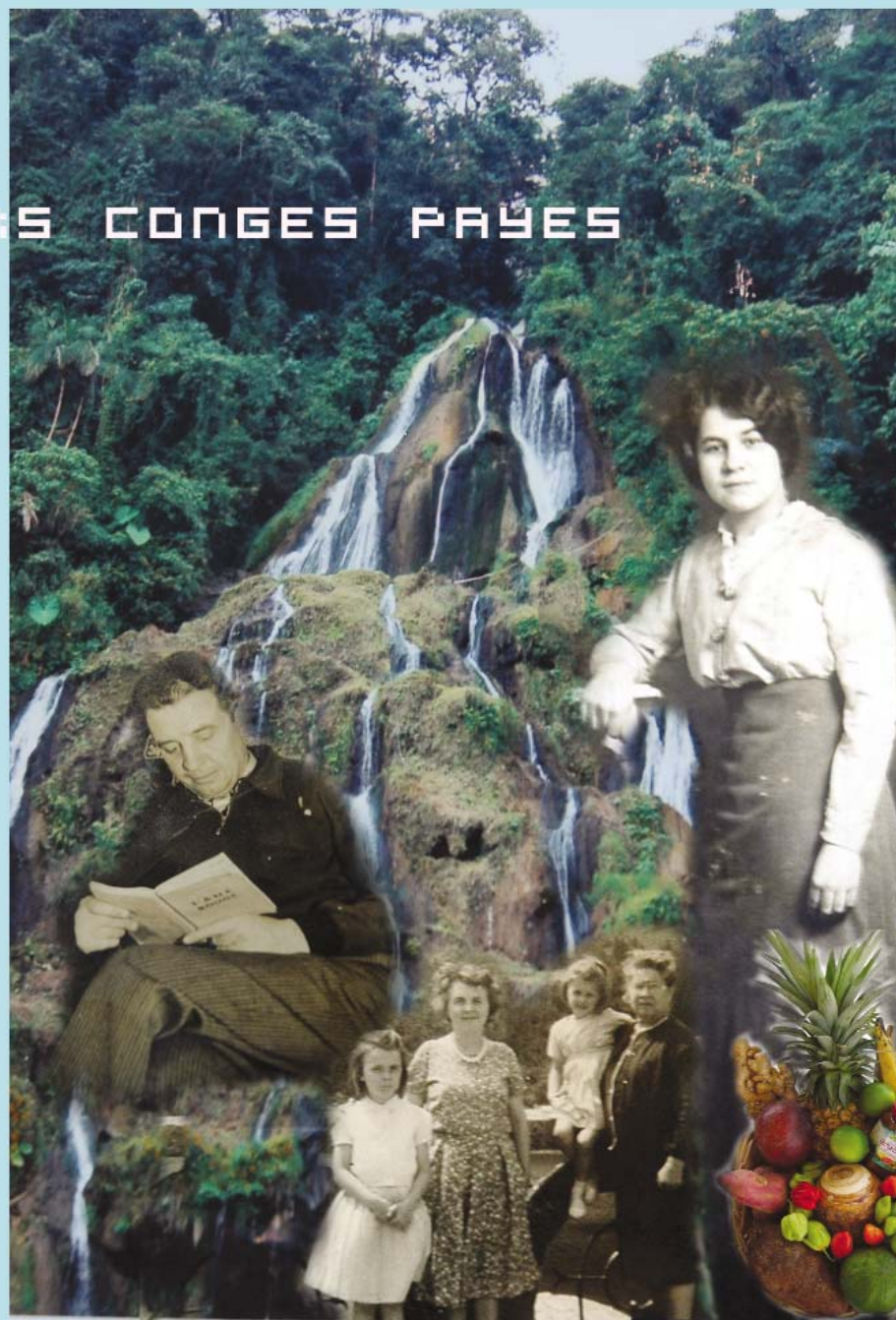
Classe de 3ème 1

Fanny ALLARD
Yolanda ALVAREZ
Kony CHEMLA
Gary CHÊNE
Caroline COVILLE
Kathia DE CARVALHO
Marie DECHAUX
Jonathan DE SOUSA
Mélodie DIOGO
Laura DJELASSI
Mariam FATY
Ulysse FRANCO
Marie-Sarah FRÉTILLE
Vittoria GASTELLIER

Zoé KACZOROWSKI
Maureen KOUBY
Manon LACLAU
Antoine MAÎTRE
Pauline MATHIEU
Jordan MBILLA MIBENE
Théo MOUHOUD
Marine PIETTON
Perla ROQUES
Diana SALAZAR
John SOURIS
Maxime TIROT
Alexandre VEILLE
Ola ZAWORONKO



PREMIERS CONGES PAYES



Colomb

Cartagena

Diàna

Premiers congés payés

Ce matin, je me lève pour prendre mon petit-déjeuner et je lis "L'Humanité". À la une du journal il est écrit :

**"Victoire du Front populaire,
Majorité obtenue à la Chambre des Députés"**

Les salariés soutiennent le gouvernement, composé de trois partis : le parti socialiste (S.F.I.O.), le parti communiste (S.F.I.C.) et le parti radical. Par contre, les ouvriers ont bien compris que cette victoire du Front populaire est celle d'un nouveau rapport de forces entre eux-mêmes et le patronat. A ces élections législatives, Léon Blum, chef de la SFIO, devient Président du Conseil. Un mouvement spontané de grèves débute pour faire pression sur le patronat en vue des réformes économiques et sociales à engager. Les premières grèves éclatent dans des usines d'aviation, au Havre, à Toulouse. Le 11 mai, dans les manufactures Breguet, six cents ouvriers et deux cent cinquante employés arrêtent le travail pour demander la réintégration de deux militants licenciés pour avoir fait grève le 1er mai.

Quelques jours après, des coalitions commencent en région parisienne et obtiennent généralement satisfaction. Le 28 mai, les trente mille manœuvres de Renault à Billancourt entrent dans la grève.

Tôt ce matin, je me rends à mon travail. Les bureaux de la RATP, qui m'emploient depuis deux ans pour un maigre salaire, sont situés rue de la Brèche aux Loups, une minuscule rue pentue, difficile à grimper sur mon petit vélo. Je pédale dur, ma musette en bandoulière. Je souffle péniblement et ma respiration couvre, pour un temps, les rumeurs qui montent quelques mètres devant moi.

Tout à coup, je les aperçois : mes camarades sont tous là, assemblés devant l'entrée. Certains crient : "Augmentation des salaires !!! Réduction de la semaine de travail !!! Congés payés !!!" puis d'autres se parlent à l'écart. Mon ami Hubert est juché sur une auto et tente d'obtenir le silence. Enfin, j'ai juste le temps de descendre de ma bicyclette et d'écouter son discours. Il accuse les patrons, fulmine contre les bourgeois, il s'époumone, s'indigne, et peu à peu, réussit à exciter la foule, de plus en plus nombreuse sur le trottoir.

Finalement, Hubert, réussit à obtenir, la grève générale. Toutes les mains se lèvent à la fois lorsque mon ami demande qui est prêt à suivre une grève illimitée. Les gens hurlent leur joie, puis se mettent à danser en rond, au son d'un accordéon. Georges a en effet apporté son instrument et cette grève prend un air de fête. On se met à chanter :

*Tout va très bien, Madame La Marquise,
Tout Va très bien, tout va très bien.
Pourtant, il faut, il faut que l'on vous dise,
On déplore un tout petit rien :
Un incident, une bêtise,
La mort de votre jument grise,
Mais à part ça, Madame la Marquise
Tout va très bien, tout va très bien.*

Soudain, je ressens une énorme fatigue, je continuerai la grève demain. Je rentre chez moi pour voir ma femme et ma fille, et leur raconter tous ces événements.

Un Mois Plus Tard...

Je lis le journal comme tous les matins. Je vois écrit : **Congés Payés et Semaine de 40 heures :**

Dans la nuit du 7 juin au 8 juin, à l'hôtel Matignon à Paris, sont signés les accords entre le nouveau Président du Conseil, Léon Blum, la Confédération Générale du Patronat Français (CGPF) et la Confédération Générale du Travail (CGT). Ces accords prévoient la création des délégués du personnel, une augmentation de 12% des salaires, l'instauration de la semaine de 40 heures et l'octroi de 15 jours de congés payés.

Je saute de joie, je suis tellement heureux que je pleure d'émotion !!! Au moins une chose de faite !!! Je pense à tout ce que je pourrai faire avec ces cinq heures en moins de travail. Plein d'idées me montent à la tête : aller au théâtre, à l'opéra, faire du rugby, passer plus de temps avec ma femme Henriette et ma fille Huguette. Moi qui pensais que cela n'allait jamais arriver, je suis complètement stupéfait. J'ai l'impression d'être au paradis !!! Tout se réalise enfin !!! Les vacances que j'attends, il y a tellement d'années !!!

Nous partirons au mois d'août avec ma famille dans la maison familiale dans les Vosges. Nous serons tous joyeux et nous passerons de bonnes vacances.

Diana



75 Seidenstrasse bishierig 24,
 im Jahre 1940 in Deutschland
 von dem Verfabren eines Hochverrats durch einen gewissen Herrn gleich-
 fertige Kenntnis gehabt zu haben und es unterlassen zu haben, der Be-
 kante rechtzeitig Anzeige zu machen.

Strafverurteilung nach §. 139 StGB. in Verbindung mit Ziffer I
 der Vollstreckungsverordnung vom 4.12.1941.

Im Verordnungsblatt des Reichers Nr. 24 des Monats März im Deutschen
 Reichsteil Nr. 11, 1942, Seite 11.



Ola



Extrait du journal de bord de Kazimiesz Olejniczak*1

20 septembre 1941

Je suis dans ma chambre, j'attends Ignacy Rzepa*2, il devrait arriver d'une minute à l'autre. Cela fait longtemps que l'on ne s'est pas parlé : la dernière fois que nous nous sommes vus, c'était au collège.

Mon ami d'enfance entre tout essoufflé dans ma chambre, il me prend dans ses bras musclés. Je suis tellement heureux de le revoir. Il plonge sa main dans sa veste et en sort un papier journal. Mon visage s'illumine :

- Tu l'as !!!

Il affiche un sourire satisfait. Je me précipite sur lui, il tient entre les mains notre premier journal, celui qu'a créé mon père et auquel nous participions depuis quelques semaines. C'est le *Polska Wolna* *(3). En première page, il y a un article sur une bataille qui a eu lieu sur la presqu'île du Westerplatte. Je commence à lire, ma voix tremble d'excitation :

"Pendant 7 jours, à peine plus de 200 soldats polonais se sont défendus avec 3 canons et 4 mortiers contre 3500 Allemands épaulés par l'aviation, l'artillerie lourde et le cuirassé Schleswig-Holstein. Au cours des combats, 15 Polonais ont été tués, un 16ème a été assassiné après la reddition, pour avoir refusé de donner les codes de cryptage radio "

Je suis fier de mon pays, on va se battre.

25 septembre 1941, Zbaszyn, Pologne.

Un frisson me parcourt le corps, des cris retentissent dans la maison. Je saute du lit et m'élance sur le béton glacial. Ce sont des voix inconnues, des voix d'hommes, des Allemands. Je dévale les escaliers et me retrouve face à un SS. Ses yeux perçants fixent les miens. J'aperçois mon père, les mains liées derrière le dos ; un autre SS le tient. Je sens une main furtive m'attraper, mon regard se porte sur le soldat. Il me lie les poignets, je m'arrache, je veux m'enfuir, plutôt mourir que de me rendre ! Mais avant que je ne puisse faire le moindre mouvement, un objet s'abat sur mon crâne. La dernière image que j'ai est celle de ma mère affolée accourant pour me rattraper.

...

Je me réveille je ne sais combien de temps plus tard, dans un train ou plutôt un convoi. Je suis attaché à Ignacy. Il m'explique que quelqu'un nous a trahis et a fait parvenir aux Allemands une liste de tous les participants au projet *Polska Wolna*, ce fameux journal de résistance que nous faisons parvenir à plus de 3000 personnes. Tous les membres du groupe ont été arrêtés.

Avant notre déportation, Ignacy a été soumis à un interrogatoire " intensif ".

Il a subi la torture pendant toute la nuit. Maintenant que mes yeux se sont habitués à l'ombre, je vois bien que ses jambes sont pleines de sang, que ses mains ont été percutées avec probablement des barres de métal ; son visage est couvert de sang lui aussi. Il est en piteux état. Les Allemands ont voulu lui faire avouer la conspiration. Il a tenu toute la nuit mais, ayant compris que nous avions été trahis par un de nos plus fiables collaborateurs, il a finalement pris toute la faute sur lui en disant que c'était lui qui avait créé le mouvement de révolte, lui qui avait écrit et distribué le *Polska Wolna*.

Une grosse larme coule le long de ma joue, il nous a peut-être tous sauvés. Qu'allons nous devenir ? Le train s'arrête brutalement, le crissement des roues sur les rails résonne dans mes oreilles, mon cœur tambourine dans tout mon corps.

Je suis au Fort VII*4, c'est un camp de prisonniers à Poznan...

Je retrouve mon père durant l'appel.

30 septembre 1941

Cela fait deux jours que je suis ici. Le jour, nous travaillons pour nettoyer les cellules*, je dois transporter très rapidement des excréments dans un seau et si j'en fais tomber, ne serait-ce qu'une goutte, je dois la lécher. Heureusement que je comprends l'allemand : aujourd'hui, j'ai entendu une conversation entre deux surveillants et appris qu'Ignacy a été exécuté. J'ai senti un pincement au cœur, j'ai couru derrière le bâtiment B, j'ai vomi mon repas de bouillon de légumes pourris. Je suis pris de colère, les yeux me piquent, mes joues brûlent, des larmes de feu ruissellent le long de mes pommettes. L'amertume me monte à la tête, je deviens fou...

24 décembre 1941

Après l'épidémie de typhus qui a fait des centaines de morts, mon père a survécu grâce à mon compagnon de cellule*5 Clemens Gorzynski*6, un médecin, mais son corps est affaibli. Je suis désespéré.

18 mai 1942

Mon père va très mal, son état a terriblement empiré.

Je vois bien chaque jour un désir plus intense dans ses yeux, un désir de tout abandonner, de baisser les bras. J'ai toujours vu mon père comme l'être le plus courageux et maintenant, cette image s'efface progressivement de ma mémoire. Après tous les exploits qu'il a accomplis, après tous les gens qu'il a sauvés, il veut juste quitter ce monde, ce monde atroce qu'ont construit les Allemands autour de nous. Mais il ne peut pas mourir comme ça ! Mon père est un combattant. Il n'a jamais pu accepter qu'un pays intelligent comme l'Allemagne, riche en culture, le pays de sa naissance, puisse se rabaisser au niveau de vulgaires barbares. Mes yeux se ferment doucement, je n'ai même plus la force de pleurer, je suis épuisé.

Tadeusz Olejniczak est mort le 18 Juin 1942, deux jours après être revenu de Fort VII*.
Kazimiesz Olejniczak est devenu un photographe connu en Pologne.
Aujourd'hui, il a 86 ans et, malgré sa santé fragile, il travaille toujours.

*1. Kazimiesz Olejniczak

Etudiant en littérature, il a 18 ans en 1941.

Passionné par la photographie et la cinématographie, il fait avec son père des photos d'identité pour établir de faux papiers aux Juifs et aux résistants.

*2. Ignacy Rzepa

Cordonnier polonais de 29 ans.

Il est le chef du réseau résistant à Zbaszyn.

*3. *"Polska Wolna"* :

Journal de résistance polonais créé dans la région de Zbaszyn, dans lequel étaient transmises des informations du gouvernement polonais réfugié à Toulouse et des nouvelles du front.

Plus de 3000 personnes font partie de l'organisation clandestine qui s'est chargée de la distribution de la gazette.

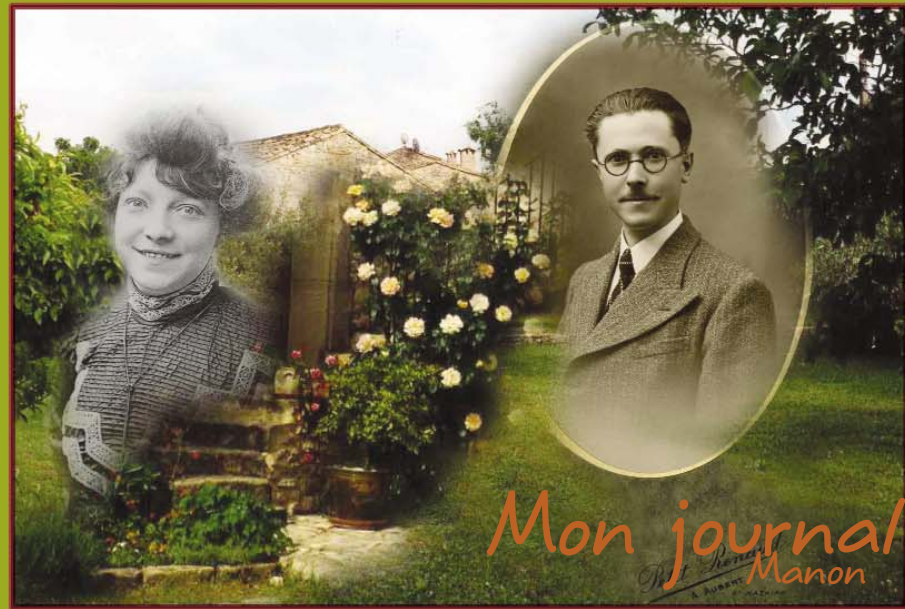
*4. Fort VII à Poznan, l'un des premiers camps en Pologne. C'est là que, déjà en octobre 1939, les Allemands ont exterminé 400 malades d'un hôpital psychiatrique. Dans ce camp ont "séjourné" des Anglais, des Français, des Polonais, des Yougoslaves, des Russes, des Ukrainiens, et des Allemands. Le Fort VII était très bien surveillé, il y avait 1 surveillant pour 4 prisonniers. La soupe de midi était faite de 15 kg d'os et des légumes pourris pour 2500 prisonniers. Le "jeu" préféré des nazis était de faire monter des prisonniers sur un escalier couvert de glace avec une valise pleine de pierres et, en haut de leur donner un coup de pied pour qu'ils glissent. Ils devaient faire cela jusqu'à la mort. De ce "jeu" barbare il n'y a qu'une seule survivante, elle vit aujourd'hui aux Etats Unis.

*5 Clemens Gorzynski, médecin, député, il refuse de former le gouvernement polonais en collaboration avec les nazis.

*6 Cellules - dortoirs 20m sur 5m abritant de 200 à 300 personnes.

*7 Tadeusz Olejniczak - né à Berlin peintre et pianiste, précurseur de mouvement de DADA en Pologne.

OLA



Mon journal

Il est 2h30 du matin, je suis couché depuis maintenant trois longues heures, impossible de fermer l'œil, seul avec moi-même, je me pose tout un tas de questions :

Quand viendront-ils me chercher ? Vais-je survivre ? Qu'advient-il de ma famille ? De mon père, lui qui m'a tout appris... ?

J'angoisse à l'idée de partir... De quitter ma ville, mes proches...

Dans quelques minutes, tout ce que j'ai construit va peut être disparaître... se briser.

Je ne sais plus quoi penser... j'ai peur de tout perdre...

[...]

Le vacarme des bombes et le tir des fusils résonnent dans ma tête, je ne peux plus, je ne respire plus, je tremble, j'entends des voix qui crient, j'ai mal, mes yeux ne s'ouvrent plus, mes larmes coulent, j'ai mal, que se passe-t-il... Je sombre.

[...]

- Monsieur...

- Humm

- Monsieur, vous m'entendez ?... Vous êtes à l'hôpital, tout va bien...

Quelle est cette voix ? Elle m'est inconnue, je ne vois pas clair, ma vue se brouille....

- Monsieur...

Aucun son ne sort, j'aimerais crier...

- Monsieur, si vous m'entendez faites moi un signe...

Je tente de bouger n'importe quelle partie de mon corps, je ne peux plus, je m'essouffle...

Cette voix continue de m'interroger, c'est un supplice, je ne peux rien faire...

Quelques minutes plus tard, j'arrive à ouvrir les yeux.

Devant moi se tient la silhouette parfaite d'une femme...

La douceur de ses gestes me rassure...

- Monsieur, vous êtes en sécurité... Comment vous sentez-vous ?

- Que se passe-t-il ? Où suis-je ? Où est mon père ?

- On... On vous a tiré dessus, vous avez eu beaucoup de chance...

- Mais qui ? Pourquoi ?!

- Vous ne vous rappelez pas...

- Mais de quoi ? PARLEZ ! Dites-moi !

- Je...

Des larmes coulent sur ses joues... Je ne veux pas lui faire de peine, ni lui faire peur...

Mais je ne comprends plus rien...

- Je suis désolé... Mais je suis perdu...

- Ce n'est pas grave je comprends, dehors c'est un champ de bataille...

- C'est la guerre ?!

- Oui...

Alors, elle me raconte ce qui s'est passé, toutes ces horreurs...

Je l'écoute tout en l'admirant... Ses yeux sont d'un bleu magnifique, sa bouche ourlée illumine son visage... et ses cheveux... j'en oublie presque l'importance de ce qu'elle me dit...

-Vous savez, c'est un miracle que vous soyez encore en vie...La balle a ricoché sur le bouton de votre veste ; il suffisait d'un rien pour qu'elle vous touche en plein cœur...

-Mon père m'a toujours dit que j'étais un petit chanceux.

Ce que je dis la fit rire, et son rire donna soudain à son visage une dimension irréaliste, comme si cette jeune femme était un ange...

Ses yeux brillaient...

J'aurais dit n'importe quoi pour la retenir, pour qu'elle reste à mes côtés...

Mais la fatigue m'emporta...

[...]

Je me réveillai, allongé sur un lit blanc, dans une salle avec pour seuls meubles une table de nuit, une lampe et un portemanteau... L'odeur était insupportable...

Et si j'avais rêvé?...

Quand surgit la même femme que dans mon "rêve", Aurore.

- Bonjour René comment te sens-tu ce matin ?

Elle avait décidé de m'appeler comme ça, elle disait qu'une personne sans prénom n'est rien...

Je ne voulais pas être "rien".

- Ça peut aller...

- Tu te souviens de moi quand même ?

- Oui, enfin...Oui

Comment oublier une femme aussi belle, surtout quand elle est mon infirmière.

- Est-ce que tu as retrouvé la mémoire ?

- Non...toute ma vie a disparu...

- Ne t'en fais pas je suis là...

La simplicité d'Aurore me touchait et m'attendrissait.

Elle m'écoutait toujours avec la plus grande attention.

Mais toutes les nuits, je ne pouvais m'empêcher d'imaginer comment était ma vie, avant que tout ne s'efface...

Je n'avais plus de famille, plus d'amis, plus rien, sauf mes vêtements de soldat, une médaille qui pour moi ne représentait rien et la balle qui m'avait tout fait oublier...

Un mois plus tard on me laissa partir...

Mais comment partir loin de mon Aurore, loin de mon amour, de ma chère et tendre.

Elle, la femme de ma vie, je ne pouvais me résigner à l'abandonner...

La veille de mon départ, elle vint me parler...

- René, ne...ne t'en va pas...
- Je dois partir...
- Alors je t'en prie, emmène moi !
- Mais où, je n'ai rien à t'offrir... Je n'ai nulle part où te faire dormir...tu es tout ce que j'ai...
- On y arrivera, je te le promets, partons ensemble...

C'est tout ce dont je me souviens.

Mes souvenirs sont flous.

Nous sommes donc partis tous les deux, sans rien...les mains vides. Elle, avait un peu d'argent de côté, nous avons pu retourner à Paris.

Les premières années ont été difficiles, mais après tant d'efforts nous avons réussi à fonder notre famille.

Chaque jour, durant une trentaine d'années, Aurore m'a aidé à me souvenir de quelques moments de ma vie mais tout ce dont je me souviens, c'est :

Qu'il est 2h30 du matin, que je suis couché depuis maintenant trois longues heures, impossible de fermer l'œil, seul avec moi-même, que je me pose tout un tas de questions :

Quand viendront-ils me chercher ? Vais-je survivre ? Qu'advient-il de ma famille ? De mon père, lui qui m'a tout appris... J'angoisse à l'idée de partir... De quitter ma ville, mes proches...

Que dans quelques minutes, tout ce que j'ai construit va peut être disparaître...se briser.

Que je ne sais plus quoi penser... Et que j'ai peur à l'idée de tout perdre...

Ainsi s'arrête mon journal ?

Manon



**Un médecin
au chemin des Dames**

Laura

Un médecin au chemin des Dames

Au matin du 29 avril 1917, après une nuit d'inquiétude dans une tranchée boueuse près de Craonne, je sais que ma vie va basculer. Depuis trois jours, le général Nivelle et les officiers nous envoient des ordres et des contre-ordres, mais ce matin, nous allons donner l'assaut. Je ne serai pas le premier à monter sur le plateau, car je suis médecin et avec les infirmiers, nous sortons les derniers pour porter secours aux blessés.

Hier soir, nous avons fait la fête. Nous avons bu des chopes de bière blonde, quelques godets de vin rouge et mangé de la viande de bœuf en conserve accompagnée des pommes de terre cuites sous la cendre. J'ai écrit une lettre à ma mère qui s'inquiète pour moi à Dol de Bretagne, ma ville natale que je ne reverrai peut-être jamais. Et puis j'en ai adressé une autre à ma femme et à ma fille que je connais si peu ; elle est née en 1914 et je ne l'ai vue que deux fois au cours de mes rares permissions. C'est certainement la dernière fois que je leur écris, car la bataille sera terrible comme les précédentes : plus de trente mille hommes ont été tués à cause de l'entêtement et des erreurs stratégiques du général Nivelle. Le cynisme de cet homme qui n'hésite pas à envoyer ses soldats vers une mort certaine me révolte.

Voici une heure que j'attends. La première vague de combattants est déjà partie, les obus pleuvent de tous les côtés. Le capitaine crie : "Legendre et l'infirmier, sortez ramasser les blessés !" Nous sautons au-dessus du muret et arrivons sur la petite route qui conduit d'Oulches à Craonelle et où plus personne ne passe. Les mitrailleuses tirent sans arrêt, j'ai peur de mourir ; je me heurte à un Sénégalais qui vient de perdre son bras, je reprends courage et le charge sur un brancard. Un peu plus loin sur une crête, les blessés et les mourants gisent entremêlés sur le sol. Je crois que toute ma vie, je ne pourrai oublier leurs mains qui s'accrochent à ma blouse maculée de sang. Avec l'infirmier, Alphonse Lucas, un grand gaillard, breton comme moi, nous les chargeons dans l'ambulance. Je me demande si, en les envoyant à l'hôpital, je réussirai à les faire échapper à cette guerre interminable.

Depuis le 16 avril dernier, le général Nivelle s'obstine à continuer l'offensive alors que plusieurs milliers de soldats sont déjà tombés. C'est à une véritable boucherie à laquelle j'assiste. En ma qualité de médecin, que puis-je faire pour sauver des vies, avec si peu de médicaments et si peu d'équipement ? J'ai l'impression d'être inutile. Tout à coup, une rumeur circule et me donne du courage, mon infirmier s'approche et déclare : "Le Troisième Corps a refusé de monter. Il a manifesté en silence et il demande à tous les soldats de faire la même chose."

Je comprends que les soldats ont eu le courage de désobéir aux ordres de la hiérarchie militaire.

"La paix gagne du terrain", dis-je à Alphonse Lucas. Remplis d'espoir, nous entonnons à pleins poumons le dernier couplet de la chanson de Craonne :

*Ceux qu'ont l'pognon, ceux-là r'viendront,
Car c'est pour eux qu'on crève.
Mais c'est fini, car les troufions
Vont tous se mettre en grève.
Ce s'ra votre tour, messieurs les gros,
De monter sur l'plateau,
Car si vous voulez faire la guerre,
Payer-là de votre peau !*

Lorsque j'arrête de chanter, l'enthousiasme se dissipe. Je me demande si la guerre va prendre fin ou si ce sont les mutins qui vont encore "le payer de leur peau" ?

Laura



Theo

Jean BERDON

Dimanche 19 mai 1957

Un bruit me réveilla brusquement, c'était mon réveil qui sonnait, il était 6h45 quand je l'éteignis. Je descendis doucement dans la cuisine pour ne pas réveiller ma femme qui dormait encore. Je mangeai un petit déjeuner bien riche pour tenir toute la matinée. Je finis de rassembler mes affaires et je partis.

Je n'allai pas comme chaque matin ouvrir la boutique, aujourd'hui c'était spécial. Je partis de Lagny et je pris la direction du stade Charletty. Le trajet me parut très long et fut une vraie torture car je n'arrêtais pas de penser à la course. Il y avait déjà beaucoup de monde, je réussis à me garer. J'étais un peu inquiet, troublé, à l'idée de courir aujourd'hui, surtout pour le titre national du 10 000 mètres. Le champion de chaque région avait été sélectionné pour participer. Moi j'étais champion de l'Oise.

Il était à peu près 9h50 quand un directeur technique me dit de me préparer pour la course qui allait commencer dans une demi-heure. J'avais le cœur qui battait, j'avais des frissons en entendant la foule qui criait et mes poils se hérissaient.

Je sortis du vestiaire et je croisai le favori des journaux, Alain Mimoun. Je n'avais jamais couru contre le champion de France en titre. Il n'avait pas peur, on le sentait en le regardant, il était concentré et il fixait le sol en se répétant qu'il allait gagner. Je sortis du couloir et allai vers la table de marque. Dans le stade, très grand, resplendissant sous les éclairages, une foule de supporters criait, impatiente de voir la course débiter. C'était impressionnant.

Juste avant la course, ma femme vint me souhaiter bonne chance. Il était 10h20 quand on nous dit de nous mettre en ligne et de nous préparer. Je suis déjà, il faisait très chaud et lourd. Le coup de pistolet retentit et mon cœur se mit à battre très fort, nous partîmes tous à un rythme différent les uns des autres.

Je restai dans le peloton, devant moi le champion Alain Mimoun, sans aucune inquiétude, courait comme s'il avait des ailes. Au bout de vingt minutes nous n'étions plus que cinq devant; les autres, derrière, à bonne distance. Parmi nous, il y avait Alain Mimoun, à l'aise, les muscles souples, la foulée régulière. J'entendais sa respiration rythmée qui ne changeait jamais. Il ne souffrait pas et il n'était pas fatigué, chaque fois qu'il posait le pied à terre, il avait toujours la force de lever l'autre avec rapidité. Je remarquais qu'il n'était ni angoissé, ni inquiet, qu'il n'avait pas peur de l'échec et qu'il ne se laissait jamais déconcentrer par la foule qui scandait des encouragements et qui criait son nom. Je me repris; cela ne devait pas me déstabiliser.

J'aperçus ma femme à côté de la table de marque et qui m'encourageait. Cela me donna plus de force et de bravoure. Il restait moins de dix tours. Alain Mimoun et moi étions presque au coude à coude mais, peu à peu, il me distançait.

Alors que j'étais à bout de force, je revoyais tous ces dimanches et ces lundis matins (les moments où je ne travaillais pas) que j'avais passés à courir, à m'entraîner, à me surpasser dans les rues de Lagny en me disant qu'un jour tous ces sacrifices, tout ce que j'avais enduré, me serviraient à gagner. J'étais si près du but, je ne devais pas perdre espoir.

Alain avait déjà pris beaucoup d'avance mais je parvins insensiblement à le remonter. Au fur et à mesure que je le rattrapais, le suspens augmentait et la foule devenait silencieuse devant cette course aussi serrée. Je pouvais le rattraper, je pouvais gagner, ce sentiment de victoire me fit accélérer. Je n'en revenais pas, j'avais refait mon retard ! Plus que trois tours. Alain ne se déconcentrait pas, il gardait son sang-froid même dans un moment pareil.

Tout d'un coup, il augmenta sa vitesse et peu à peu il réussit à me distancer. Je me sentais faible, je souffrais, je ne sentais plus mes jambes, mon corps était lourd, j'avais des muscles de bois, je suais énormément et j'avais très chaud. Je tremblais, mes poumons me faisaient souffrir, chaque inspiration était douloureuse et j'avais l'impression que mon cœur allait s'arrêter de battre. Comment continuer, comment avancer encore ?

Malheureusement, je ne réussis pas à le rattraper; j'étais à bout de force. Je finis deuxième. Alain vint me féliciter, me serra dans ses bras en me disant que c'était une très belle course.

Je fus submergé par la joie, j'étais heureux, cette course j'en avais rêvé et je l'avais eue.

La plus belle chose qu'un homme puisse accomplir c'est réaliser ses rêves car dès lors on ne vit plus de la même manière. Ma vie a changé et je j'en suis heureux.

Théo

ERNEST VEILLE



Alexandre

ERNEST VEILLE

Je suis né le 20 Mars 1923 à Saint-Pierre de la Martinique. En 1942, animé par le désir de sauver la Mère Patrie, je suis parti clandestinement, à bord d'une yole, m'enrôler dans l'armée américaine. J'ai alors dix-neuf ans. Après des mois de corvées, de privations, de souffrances morales et physiques, je suis brillamment devenu adjudant et me voilà au pied de Monte Cassino, en Italie, que nous sommes venus libérer de l'emprise nazie.

15 Février 1944 Italie

Je suis fatigué. Le temps est plutôt maussade. Il pleut. C'est à peine si un rayon de soleil parvient à pénétrer l'épaisse couche nuageuse. C'est dans ces sombres moments que ma vie défile dans ma tête.

Ce sont les Britanniques et les Français du 4^{ème} régiment d'infanterie qui occupent la place dans laquelle ils se sont enlisés dans l'attente de renforts que le corps français et le deuxième corps américain, dont je fais partie, apportent.

Aujourd'hui les Allemands reprennent un à un les territoires que nous avons conquis au début de ce mois. Pourtant les monts Trocchio et Santa Croce conquis les quinze et vingt janvier n'ont pas été repris et désormais nous avons pour mission de détruire le monastère de Monte Cassino. En effet, il n'existe que deux routes pour aller jusqu'à Rome, mais la seule praticable par notre matériel d'artillerie passe au pied de Monte Cassino où se cachent les Allemands. Ils possèdent un puissant matériel de guerre qui est positionné sur un point stratégique: le monastère. De là-haut, ils répandent la mort et le désespoir, causant de terribles dommages dans nos rangs. Demain, la 4^{ème} division indienne et la 2^{ème} division néo-zélandaise prendront d'assaut le monastère, en passant par la crête de la Tête de Serpent. C'est pour leur faciliter la tâche qu'aujourd'hui, deux cent vingt-quatre appareils, dont le Boeing B-17 Flying Fortress, larguent leurs terribles bombes sur Monte Cassino.

16 Février 1944 Italie

Depuis ce matin le son des canons allemands et américains résonne par-delà les monts. Malgré l'anéantissement du monastère, devenu depuis hier un gigantesque amas de ruines et malgré leur infériorité numérique, les Allemands, tels des cafards, se cachent et résistent. Nous avons beau en tuer un, deux autres surgissent du néant, emportant un de nos compatriotes et rendant toute tentative inutile. Ce soir, un soleil pourpre jette des lueurs de sang sur les montagnes. Combien de nos compagnons ont rendu l'âme en ce sombre jour ?

Mais le ciel se couvre de nuages menaçants. La foudre déchire les nues, la pluie et les ténèbres s'abattent sur nous. J'ai peur. Allons-nous poursuivre le combat ?

18 Février 1944 Italie

Hier, l'assaut a été répété. Je n'étais pas présent mais le résultat n'a été qu'une autre boucherie... Mes craintes semblent se confirmer : le temps est si exécrable que toutes les opérations sont suspendues. Jusqu'à quand ? Nous n'en savons rien !

22 Mars 1944 Italie

Je n'ai rien de particulier à raconter hormis que cet "entracte" nous a permis de ramasser les corps, de panser les blessés et de nous reposer un peu. Par contre, depuis le 14 mars, mes hommes ont reçu l'ordre d'attaquer sans relâche les Allemands qui parviennent toujours à nous repousser. Mais les Allemands ont également profité de cette accalmie pour faire venir des renforts... C'est ainsi que chaque jour qui s'écoule voit s'accroître le nombre de tués, d'abandonnés et de disparus.

12 Mai 1944 Italie

Pendant tous ces mois, des dizaines de tentatives se sont succédées pour prendre le monastère et même le village de Cassino mais toutes ont été vaines et malheureuses. Chacune de ces offensives débutait par une avancée rapide d'une ou plusieurs divisions (trois pas plus) en territoire ennemi, puis la situation s'enlisait pour se terminer par une retraite désespérée sous une pluie d'obus et de balles. Ceux qui parvenaient à rentrer au camp (une vingtaine d'hommes) étaient accusés de désertion et pour sauver leur "honneur" ils devaient repartir au combat et mourir sur le champ de bataille.

Hier, une intense préparation a eu lieu dans l'optique de l'assaut d'aujourd'hui. La nuit engloutit tout dans son voile ténébreux : créatures et bâtiments. Je sens au plus profond de moi-même que cette fois c'est la bonne... Mais j'ai peur, tout mon corps bat au rythme de mon cœur, si vigoureusement que les Allemands pourraient l'entendre !

13 Mai 1944 Italie

Le quartier général de la Xème armée allemande, situé sur Monte Cassino, est enfin abattu par une attaque aérienne. En ce début d'après-midi, nous atteignons et occupons le confluent du Lici et du Garigliano.

15 Mai 1944 Italie

Deux jours se sont déjà écoulés depuis cette première victoire. Après une marche éreintante dans la chaleur du jour et l'humidité des nuits, nous atteignons Spigno, ville proche de la mer Méditerranée, au sud de Monte Cassino, afin de venir en aide aux Alliés débarqués à Anzio.

17 Mai 1944 Italie

La route nationale est coupée par le 13ème corps d'armée britannique, bloquant la retraite des Allemands vers Rome. Les Polonais et les Tabors marocains du général De Montsaber lancent l'assaut sur les restes du monastère. Ce qui nous a été rapporté le lendemain de l'offensive, à moi, à mes hommes et au reste des troupes américaines à ce propos est inhumain, innommable... Les Allemands ont été découpés à la machette !!!

4 Juin 1944 Italie

Aujourd'hui nous marchons dans Rome où nous arrêtons les derniers soldats allemands qui tentent de fuir. La campagne d'Italie est enfin terminée. Plus de cent quinze mille personnes ont été tuées ou blessées au combat. Je suis certain qu'on se souviendra de ce terrible affrontement et de ces braves soldats, venus de très loin, libérer la France et les autres pays occupés par les nazis.

Ernest VEILLE finira sa vie comme photographe aux Antilles où il décédera le 7 octobre 1985 d'un cancer du foie.

Alexandre



Mort pour la France

Jordan

Mort pour la France

Je me présente : Joseph Delobel.

Je vais vous raconter l'histoire de mon camarade Valentin Marescau, mort en 1944 pour la France et avec qui j'ai vécu une histoire tragique.

Valentin était un personnage plutôt grand d'environ 1m 90, pas très costaud car à l'époque nous étions très pauvres. Valentin et moi tenions une cordonnerie qui nous rapportait peu, environ deux francs par chaussure réparée, mais cela nous permettait de nourrir nos femmes et nos enfants. Valentin était marié à Bernadette avec qui il eut cinq enfants ce qui l'obligeait à travailler plus tard que moi pour pouvoir nourrir sa grande famille. Souvent, ayant pitié de lui, je restais pour l'aider. Je me souviens... nous avions tous deux vingt ans lorsque nous fûmes intégrés dans la FFI (Forces Françaises l'Intérieur) qui est un groupe de résistants qui se battent sur le territoire français occupé.

Lorsque nous fûmes enrôlés, Valentin me dit qu'il ressentait une forte envie de se battre pour préserver ce pays qui est le nôtre, dans lequel il avait grandi et auquel il s'était attaché.

Je me souviens, en juin 1944, les alliés avaient débarqué en Normandie puis en Provence. Nous, FFI, avons reçu l'ordre, malgré d'énormes risques, de harceler les troupes allemandes, en commettant des attentats. Une unité fut désignée pour saboter une voie de chemin de fer : Valentin et moi en étions.

Arrivés sur les lieux du sabotage, nous fûmes pris au piège par un commando allemand qui tira sur nous. Plusieurs de nos hommes furent touchés, mais moi je réussis à m'échapper, laissant Valentin se faire capturer par les Allemands, ce qui me traumatise encore aujourd'hui et que je regretterai le restant de mes jours car Valentin et moi étions comme des frères.

La FFI m'apprit plus tard que ceux qui étaient capturés subissaient interrogatoire sur interrogatoire accompagnés chaque fois de "passages à tabac". Quelquefois les Allemands permettaient aux prisonniers d'écrire des lettres à leurs proches pour annoncer qu'ils allaient mourir bientôt. Est-ce comme ça que je reçus cette lettre de Valentin pour sa femme ? J'en doute. Il y racontait qu'à chaque interrogatoire, il était certain de recevoir sa ration de coups de cravache et de matraque. Il ajoutait que ses tortionnaires lui disaient que s'il voulait rentrer chez lui sain et sauf, sa seule chance était de dénoncer ses camarades, ce qu'il ne fit jamais car Valentin était quelqu'un de très loyal.

Le 8 juillet 1944 d'après ce que nous dit le capitaine, nos camarades prisonniers étaient au tribunal et 22 sur 27 furent condamnés à mort ou mon cher ami, que j'avais abandonné lâchement, fut lui aussi désigné pour la mort.

Voilà l'histoire d'un des héros de la Résistance française fusillé par les Allemands le 10 juillet 1944 et dont je suis le témoin vivant.

Jordan



Antoine

Ils ne trouvèrent rien

C'était au beau milieu de la seconde guerre mondiale en 1942. J'étais de taille moyenne, les cheveux bruns et les yeux verts. Juste un peu mauvais joueur, j'étais malgré tout agréable à vivre. J'étais fiancé à Hélène et je travaillais comme chef de chantier.

Mais un jour comme tous les autres jours, je fumais une cigarette sur le rebord de la fenêtre, lors que je vis un camion allemand arriver dans la rue. Des Allemands en descendirent. On frappa à la porte : c'était une famille juive (un homme, une femme, et deux enfants : un garçon d'un an et une fille de quelques mois). Je pris la clef de la cave et descendis les cacher. Je savais que, si on les trouvait là, on me tuerait. Mais les Allemands ne trouvèrent rien dans l'immeuble et repartirent bredouilles. Je les hébergeai et les accompagnai à Lyon le lendemain. Mais ceci est une autre histoire.

Aujourd'hui je suis mort d'un cancer du poumon, ma femme vit toujours et les enfants de la famille juive se sont mariés avec mes enfants et j'ai eu un petit fils, Antoine.

Antoine





L'exode

L'exode

Nous étions jeunes à cette époque-là, ma sœur, mon frère et moi, nous étions adolescents en 1940. Nous habitions Pantin, au 3 rue Béranger, lorsque ma mère, inquiète par tout ce que racontait la rumeur sur l'avancée allemande, décida de quitter Pantin avec nous pour aller se réfugier chez nos cousins à Egreville en Seine-et-Marne.

Mon père étant prisonnier en Allemagne, nous chargeâmes dans sa voiture, une Celtaquatre, toutes nos affaires de valeur - appareil photo, argenterie, bijoux et autres souvenirs - de peur d'être dévalisés pendant notre absence.

La voiture étant très chargée, ma sœur et moi suivîmes en vélo. Dès la sortie de Pantin, nous nous rendîmes compte que l'exode avait déjà commencé pour des milliers de Parisiens.

Les routes étaient très encombrées, tout le monde fuyait. Les gens se hâtaient, se bousculaient : la panique était totale.

Après des heures d'embouteillage, nous finîmes tout de même par arriver chez nos cousins qui eux-mêmes se préparaient à partir. Nous décidâmes donc de descendre encore plus au sud, vers Toulouse.

Et c'est pas à pas, dans une foule intense, que nous arrivâmes sur la Loire. Malheureusement, de nombreux ponts avaient été bombardés avant notre arrivée et seul celui de Cône sur Loire était encore franchissable, mais tout véhicule y était interdit. Nous fûmes donc obligés de laisser la voiture et nos vélos sur le bord de la route pour passer le pont qui était archi bondé. La confusion était totale et nous mîmes des heures à le franchir tellement la foule était dense.

Nous étions déjà partis depuis plusieurs jours et ma grand-mère était exténuée et commençait à perdre la tête. Des militaires passant par là nous proposèrent de la prendre dans leur convoi et c'est ainsi que nous la perdîmes car nous ne prîmes certainement pas le même itinéraire qu'eux.

Deux jours plus tard, sur la route, nous fûmes mitraillés par des avions italiens et nous nous cachâmes dans les champs. Heureusement, personne de notre famille ne fut blessé mais là encore, avec la panique, nous fûmes séparés : nous ne retrouvâmes pas ma sœur.

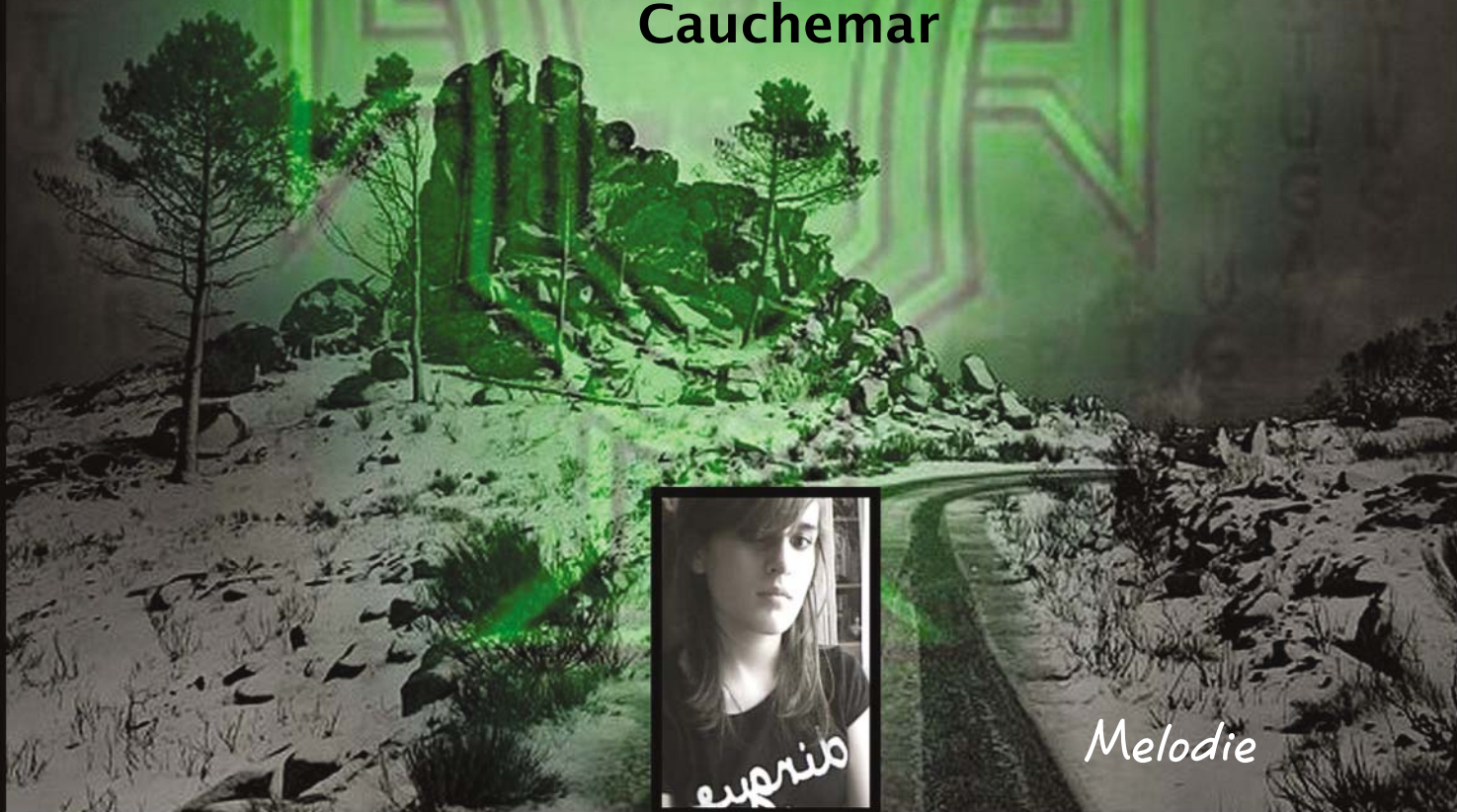
Après quinze jours d'errance sur les routes, en pleine chaleur, sans nourriture, sans eau et sans abri, sans nouvelle de nos proches, nous fûmes rattrapés par l'armée allemande. La fuite n'étant plus nécessaire, nous prîmes le chemin du retour.

C'est exténués, amaigris que nous rentrâmes à la maison où nous retrouvâmes notre grand-mère qui avait été, par miracle, rapatriée. Notre sœur revint beaucoup plus tard, car son exode l'avait menée beaucoup plus au sud, dans le Lot.

J'étais jeune à cette époque-là, j'ai vécu l'exode comme une véritable aventure, avec insouciance. Ce qui n'était pas le cas pour ma mère qui, déjà malade, rongée par l'angoisse et la fatigue, a perdu la vie peu de temps après, nous laissant seuls, mon frère, ma sœur et moi, jusqu'à la libération de notre père, deux ans plus tard.



Cauchemar



Melodie

Cauchemar

Je me souviens très bien *de L'Estado novo* sous le règne d'Antonio de Oliveira Salazar...
Comment oublier ?

Salazar... le grand "sauveur" de la Nation portugaise ! Celui qui promettait monts et merveilles au peuple exsangue ! Naïfs et désespérés, nous acceptions chacune de ses lois, et laissions aveuglément la dictature pénétrer nos foyers, régentant l'intimité même de nos vies...

Moi, José Garcia de Carvalho, je n'étais ni coupable ni innocent dans cette affaire ; je suivais simplement une carrière militaire plutôt prometteuse : caporal à 23 ans, je comptais bien gravir tous les échelons de l'infanterie.

Jusqu'à cette fameuse nuit qui bouleversa ma vie et fit voler en éclats ma quiétude d'antan. Vers une heure du matin, alors que toute la caserne dormait paisiblement, je fus réveillé avec force par un groupe de colonels bien décidés à renverser le régime. Je constatai que tous mes camarades étaient déjà habillés, arme au poing, prêts à combattre. Ne pas les suivre aurait été pure lâcheté de ma part... C'est pourquoi je me joignis à eux.

Quelques minutes plus tard, nous guettions les gardes devant la demeure de Salazar, attendant l'ordre de charger.

On ne pense plus dans ces moments-là, on agit !
A peine avais-je entendu " Pelo o amor da nação, as armas ! " (Pour l'amour de la nation, aux armes !) que je me retrouvai dans les couloirs de la grande maison, tirant sur tous nos ennemis. Mes amis, eux, tombaient autour de moi, mais les combattants de la liberté gardaient tous le même objectif : SALAZAR !

Je fus le premier à entrer dans son bureau que je trouvai... Vide ! Ahuri. Les sirènes qui se mirent à hurler me ramenèrent à la réalité. Nos colonels avaient été trahis, Salazar était loin, et nous, nous étions pris au piège !

Les dictateurs ont cet avantage de se passer de procès.

Je me retrouvai donc, dès le lendemain, avec les quelques survivants de notre coup d'État manqué, enfermé dans une prison du littoral.

L'enfer s'abattit sur nous : sans lit pour dormir, nous étions chaque jour réveillés par une pluie de coups de matraques.

Nous passions nos journées à accomplir des tâches sans intérêt, absurdes, et parfois même avilissantes.

Du matin au soir, nous devions remplir des cruches d'eau de mer que nous remontions à dos d'homme tout en haut d'une colline. Le trajet était pénible, surtout sous la chaleur du soleil ! Les gardes nous ordonnaient alors de déverser l'eau de nos cruches dans un caniveau qui redescendait directement à la mer. Ils riaient de notre supplice, nous regardant travailler pour rien.

Et tous, nous nous posions la même question: "A quand la fin du cauchemar ? A quand la fin du cauchemar ?"

Dans le fleuve, un enfant...



Gary

Dans le fleuve, un enfant...

Oradour-sur-Glane a été détruit pendant la seconde guerre mondiale, le 10 juin 1944. Ce village du Limousin a été le théâtre d'une exécution systématique de la part des Waffen S.S., faisant officiellement 642 victimes. Oradour-sur-Glane a été rayé de la carte, un après-midi de juin, quatre jours après le débarquement en Normandie. Conservé en état de ruine, ce village fantôme reste le témoin d'un crime atroce...

10 Juin,

Je me réveille, il fait frais. Alors que le soleil se lève à peine, je parviens à distinguer à travers les carreaux de ma fenêtre une couronne de lumière au-dessus des arbres, c'est magnifique.

Un vent fort torture les buissons du jardin et fait vibrer les volets.

Je me lève. Sous mes pieds, le parquet grince légèrement.

Je traverse le village en direction de l'école. Comme d'habitude, les rues sont toujours aussi désertes ; ni la pâtisserie Compain ni le quincaillier ne sont encore ouverts. Le village est plutôt triste ce matin, seule la boucherie de M. Lanot est éclairée. Je croise le large sourire du maître d'école.

À la sortie du village, après avoir traversé le pont qui enjambe la Glane, j'arrive à destination.

Les aiguilles de l'horloge indiquent quatorze heures. Dans la classe d'à côté, des cris se font entendre, des pleurs.

Quelques secondes plus tard, des soldats allemands font irruption dans la salle de classe. Nous sommes séparés en deux groupes : l'un comprenant les femmes et les enfants, l'autre les hommes.

Nous sommes dirigés vers l'église par une dizaine de SS tandis que les hommes attendent sur la bordure du trottoir.

Je suis donc traîné vers l'église, puis enfermé dans cette dernière qui, en un instant, est remplie de femmes et d'enfants pleurant, hurlant, vociférant.

Nous restons à l'intérieur pendant plus d'une heure, sans même connaître le sort qui nous est réservé.

Deux jeunes soldats allemands pénètrent dans l'église et déposent une grande caisse entourée de ficelles, ils y mettent le feu et aussitôt une épaisse fumée se répand.

Soudain, des cris d'horreur. Femmes et enfants s'effondrent.

Je me précipite derrière l'autel. Mon souffle se coupe, j'ai peur, une peur plus intense que tout ce que j'avais connu auparavant.

Le vacarme des mitrailles me terrifie.

Les balles sifflent. Immobile, je fais le mort. Seules mes larmes ne respectent pas mon jeu en se mêlant au sang répandu sur le sol.

J'ouvre les yeux, une jeune femme au visage maculé de sang me regarde. Désespérée, terrorisée, incapable de prononcer le moindre mot, elle me supplie de prendre son bébé...

Je cherche désespérément une hypothétique issue en rampant entre les corps sans âme entassés sur le sol, je n'ai plus conscience de ce qui se passe autour de moi.
Le plancher s'effondre sous l'action du feu et des tirs, des dizaines d'enfants périssent.
Vais-je mourir moi aussi ? Ma jambe me fait terriblement mal, je saigne.

Puis, plus rien, plus aucun son, plus aucun cri, un silence profond, absolu...
Je regarde autour de moi, et aperçois une femme qui parvient à s'échapper par l'un des vitraux.
Je tente de la suivre à travers les balles allemandes.
Le silence est brisé par le son assourdissant du clocher. Je jette un coup d'œil autour de moi :
des cadavres, des centaines de cadavres amassés, calcinés.
Devant l'atrocité de cette scène, je me jette à travers le vitrail cassé, ma chute est amortie par
un tas de roses fanées.
L'horizon se fait rouge, le soleil se couche.
Je cours, ma jambe me fait de plus en plus mal, j'ose à peine me retourner, les hurlements résonnent
encore dans ma tête, la jeune mère nous suit, tenant son enfant dans les bras.
Un char allemand est posté devant l'église.
Les bruits de nos voix attirent l'attention des soldats ennemis qui tirent sur nous ; je dépasse la jeune
femme et je cours en direction du village, je traverse le jardin de l'église, le sol est maculé de sang.
Quelques mètres plus loin, j'arrive sur le pont. Deux soldats allemands me regardent de l'autre côté
de la rive. La peur m'envahit, un bruit sourd fend l'air, et m'atteint à l'épaule, je bascule par-dessus
la rambarde et je tombe à l'eau.
Cette fois, c'est la fin.

*"Un enfant de dix ans a été retrouvé inconscient dans le fleuve, il semblerait que ce soit l'unique
 survivant du massacre d'Oradour".*

Gary

Al Y La, Al Y La. Abé Nalto!



" Al Y La, Al Y La. Abé Nalto! "(1)

Je m'appelle Malin Ba Faty, j'ai 23 ans et je suis Sénégalais. Je combats pour ma patrie, la France.

Je suis né le 20 novembre 1920 en Casamance, dans le petit village de Kandialon. J'ai deux frères et une soeur, je suis l'aîné de cette fratrie. Dans mon enfance, mes parents travaillaient pour un "maître" français. La vie était très dure ; pendant la journée, je travaillais au champ où nous cultivions du riz. Les samedi et dimanche, j'allais au stade où se déroulaient des championnats de football entre équipes Gambiennes et Sénégalaises. Pendant vingt ans, ma vie fut assez monotone, mes journées se passaient ainsi : éducation de mes frères et soeurs, travail aux champs, championnats de foot.

10 Juin 1942

Voici deux mois que mon père est décédé du paludisme. Je me suis décidé à monter à Dakar pour y trouver un travail afin que ma famille puisse se nourrir. J'ai déniché un emploi dans une maison française, au Sacré-Coeur 3. Je suis convenablement payé et me sens bien dans cette magnifique demeure. Mon employeur, Monsieur Dupont, a une incroyable fille, Sarah Brune, mince, elle a de grands yeux bleu azur et un visage d'ange. Nous sommes amoureux l'un de l'autre et je suis au paradis à ses côtés. Nous prévoyons d'avoir trois enfants : l'aînée se nommera Mariam en souvenir de ma merveilleuse mère, ensuite nous aurons des jumeaux Alphouseyni et Seyni. Notre futur est déjà écrit quand un événement bouleverse notre vie...

Nous nous prélassions au soleil sur le balcon de la chambre de mon aimée, quand la porte s'ouvre : M. Dupont entre et nous surprend, blottis l'un contre l'autre. Il me frappe, m'injurie, Sarah le supplie d'arrêter mais en entendant ses cris, sa rage, il s'enflamme. Je me débats tant bien que mal puis il se fatigue et me met sur le champ à la porte. Je perds en même temps mon unique amour et mon précieux travail.

J'erre pendant deux heures dans Dakar, cette immense ville, à la recherche d'un nouveau "boulot". Un homme s'approche et m'offre une pastel (2) et du jus de bissap (3), que j'accepte. Il me pose des questions sur ma vie. Pourquoi suis-je si malheureux ? Je me confie à ce parfait inconnu et raconte mon périple. Il m'invite à séjourner chez lui pour me remettre de mes émotions et panser les plaies de la journée. Il possède une modeste maison où il vit avec ses deux femmes et ses cinq enfants. Lamine - c'est son nom - m'apprend que l'Allemagne a envahi la Pologne et que la France déclarera sûrement la guerre au Führer.

3 Février 1944

Ce matin, le soleil brille fort. Lamine me réveille comme d'habitude pour aller braconner sur l'immense fleuve Sénégal. Depuis mon arrivée, lui et moi pêchions tous les matins, avec des cannes faites de branches ramassées sur notre chemin. Nos appâts étaient des vers de terre trouvés dans les alentours.

Après trente minutes de marche, nous trouvons enfin un coin où nous pourrions nous installer à l'abri du soleil. La pêche est glorieuse : trois baracoudas ont mordu à nos hameçons. C'est avec une immense joie que nous nous dirigeons vers le marché de Kaolak où nous apercevons un rassemblement autour d'un jeune "blanc".

Curieux de nature, je m'approche avec mon camarade et nous interpellons un jeune garçon qui nous renseigne sur les causes de l'attroupement. Il nous dit qu'un officier est venu rechercher des volontaires pour combattre les troupes allemandes. Lamine prend un prospectus et s'engage sur le champ, tandis que j'hésite dans l'espoir de retrouver Sarah. Et puis ma famille me manquerait beaucoup : loin d'eux, je ne suis pas le même. Longtemps, je pèse le pour et le contre : Sarah ne m'attendra pas et les officiers nous promettent une solde assez importante. Finalement, je me décide à combattre le nazisme.

4 avril 1944

Après avoir fait nos adieux aux femmes de Lamine ainsi qu'à ses enfants, nous embarquons pour treize jours de navigation.

Voilà maintenant un mois et demi que nous encaissons des exercices difficiles destinés à nous endurcir et suivons un entraînement spécial : la plupart des volontaires ne savent pas se servir des armes.

Ce matin, le sergent-chef Lachenal nous a annoncé que nous ferons partie des soldats qui pourront sûrement libérer la Normandie. Il nous faut nous préparer car nous pouvons être appelés à n'importe quel moment.

1er juin 1944

Nous sommes en Normandie.

Les troupes allemandes sont beaucoup plus nombreuses et disciplinées que les nôtres. La bataille est affreusement dure, Lamine mon sauveur est mort. Il a été tué par un obus allemand. Comment vais-je m'en sortir sans lui ? Je dois pourtant continuer : la France a besoin de nous, les Indigènes. Je me battrai jusqu'à la mort en mémoire de mon ange gardien Lamine, et surtout pour que la France soit libérée du nazisme.

Vive la France, Vive la Mère Patrie !
"Al Y La, Al Y La. Abé Nalto !"

Vocabulaire:

- (1) Couchez-vous. Couchez-vous. Il arrive !
- (2) Petits beignets faits de sauce tomate et de thon
- (3) Il s'agit d'une décoction de fleur d'hibiscus.

Mariam



La guerre civile en Angola

5 Mars 1961

Aujourd'hui après avoir refusé à l'Angola sa demande d'indépendance, le Portugal lui déclare la guerre. Je viens de recevoir une lettre qui m'annonce que je serai obligé de partir en Namibie (sud de l'Angola) pour défendre le Portugal ; à contrecœur je partirai le 15 Mars 1961.

8 Mars 1961

J'annonce à toute la famille que je partirai dans sept jours en Angola. La réaction de ma famille est très dure à entendre et à voir, tout le monde pleure. Seuls mon père et mon oncle me voient revenir vivant, le reste de la famille me voit revenir dans un cercueil.

14 Mars 1961

C'est le jour du départ. Une pression supplémentaire est montée hier : je serais finalement envoyé dans la capitale de l'Angola ex Luanda, là où la guerre est vraiment plus dure ou exigeante comme vous voulez. J'ai finalement décidé de garder cette nouvelle pour moi et de ne pas l'annoncer à ma famille.

15 Mars 1961

Jour J. Arrivée en Angola après un très long voyage et des adieux éprouvants. Pendant le trajet je fais connaissance avec José. Nous sommes d'accord sur le fait que l'Angola a droit à l'indépendance. A peine arrivé je suis déjà sous les ordres du Sergent Da Silva, coup de chance José se retrouve avec moi.

23 Janvier 1962

José et moi sommes devenus inséparables, nous sommes tous les deux dans un bureau. Malheureusement c'était trop beau pour durer : nous sommes envoyés sur le terrain pour une bataille : nous y serons le 27 Avril.

27 Janvier 1962

Les conditions sont vraiment extrêmes dures. Sous les tranchées, pour ne pas mourir de soif, il faut boire l'eau laissée par la pluie; pour ne pas mourir de faim, il faut manger les bestioles qui sont au sol. Mais quelque chose de plus horrible s'est déroulé aujourd'hui, certes nous avons gagné la bataille mais José s'est fait tuer par les troupes ennemies. Je décide de demander mon retour au Portugal.

10 Février 1962

Je reçois enfin la réponse. Heureusement, elle est positive : je partirai le 14 février.

14 Février 1962

Le voyage de retour au Portugal, comme à l'aller, a été long et dur mais cette fois-ci il en valait la peine. Près d'un an après mon départ, ma famille me retrouve sain et sauf.

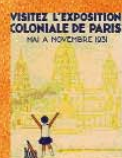
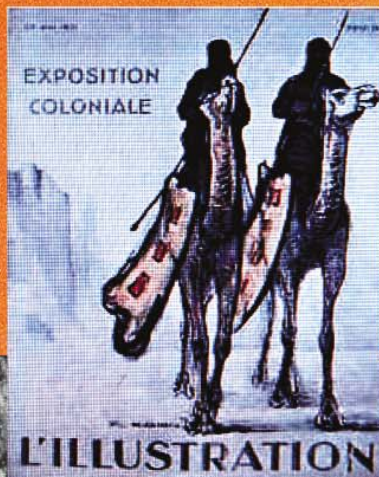
11 novembre 1975

Date de la proclamation de l'indépendance : l'Angola est enfin libre.

16 Avril 2007

Je raconte ces souvenirs à mon petit-fils pour un devoir de français, mais il a l'air tellement captivé par cette histoire qu'il en oublie même de prendre des notes.

Jonathan



Timbre de 1931



Pauline

Des Canala à l'exposition coloniale



La nuit est vaincue



La nuit est vaincue

J'ai vu le jour un bel après-midi de 1897, le 29 mai précisément, à Anduze, petit village situé en plein milieu des Cévennes. Ma mère me mit au monde à l'aide d'une sage-femme dans notre maison familiale. Mon père n'était pas présent. Qu'il pleuve, qu'il vente ou bien qu'il neige, peu importe, on le voyait toujours s'empresse sur les routes qu'il était chargé d'entretenir : il était cantonnier. Il arriva plus tard ce jour-là, content de constater que j'étais un garçon.

Le lendemain, la sage-femme me déclara à l'officier d'état civil sous le seul prénom de Daniel comme lui avaient indiqué mes parents.

Quelques mois plus tard, une de nos vieilles tantes mourut d'une crise cardiaque et nous laissa une jolie somme. Ma mère arrêta son travail de couturière pour se consacrer uniquement à moi. Elle continua de coudre, non plus par nécessité, mais par passion et uniquement pour nous vêtir...mon père et moi et elle était vraiment très douée.

Je grandis dans l'amour d'une mère dévouée, essayant de combler comme elle pouvait l'absence trop fréquente d'un père. Elle devint ma confidente, douce et tendre, dure quand il le fallait et d'une immense compréhension.

Je passais mes soirées à lui conter tout ce que je faisais lors de mes journées. Tout ou presque.

Je lui cachais mon amour pour une jeune parisienne qui venait passer ses étés chez ses grands-parents dans une maison mitoyenne de la nôtre. Il m'arrivait de la croiser. Mon cœur se mettait alors à battre intensément dans ma poitrine, ma peau devenait moite, mes yeux ne pouvaient se détacher de cet être si proche et qui me semblait pourtant cruellement inaccessible. Je la regardais s'en aller et continuais mon chemin, accablé une fois de plus par ma timidité.

J'avais 15 ans et je dois dire que mes véritables amis se comptaient sur les doigts d'une main. Je passais la plus grosse partie de mon temps en compagnie d'Eugène, un jeune dont la famille était au moins aussi enracinée dans cette région que la mienne. Il était à la fois sérieux et drôle, beau et séduisant et inspirait naturellement la sympathie. Je lui parlais de cette jeune fille que je croisais lors de ces étés trop courts. En quelques temps, il me trouva son nom : ... Andrée. Ce nom lui allait si bien! Je le répétais dans ma tête en souriant.

Nous étions en juin de ma seizième année et je m'étais promis d'aller la voir dès que je l'apercevrais...

Les journées étaient longues, je guettais son arrivée avec impatience. Je ne sais trop ce que pensait ma mère en me voyant passer de longues heures devant la fenêtre à regarder cette maison de pierre occupée par deux personnes âgées. A vrai dire, je ne prêtai plus la moindre attention à ma mère. Je répondais à ses questions de la manière la plus brève possible pour ne surtout pas manquer l'arrivée d'Andrée.

Elle a fini par apparaître un soir, vers 19h. Elle est sortie délicatement d'une calèche tirée par deux beaux chevaux gris. Je suis sorti en trotinant et me suis dirigé vers elle. J'attendais ce moment depuis si longtemps ! J'étais de plus en plus proche d'elle et réfléchissais à ce que je pourrais lui dire une fois à ses côtés...

J'y étais. J'ai balbutié quelques paroles banales. J'ai cru voir un sourire sur ses lèvres. La conversation était lancée. J'absorbais chacune de ses paroles. Nous avons parlé jusqu'à ce qu'il fasse nuit noire, il fallait que je rentre. Au moment de nous quitter, nous avons échangé un baiser, fougueux et intense. J'étais amoureux.

Tous les jours qui suivirent furent magnifiques. Pourtant, un élément que je n'avais pas prévu allait bientôt perturber ma vie...

Quelques semaines plus tard, je fus appelé sur le front. J'avais deux jours pour rassembler quelques affaires et partir. Je ne me faisais pas à l'idée de quitter Andrée. Avec elle, ma vie prenait enfin un sens. Mais je n'avais pas vraiment le choix et après de difficiles adieux, je partis en compagnie d'Eugène sur le front nord-est dans les Ardennes. Nous n'étions pas vraiment pas gais mais résolus.

On nous apprit que nous allions combattre sur le Chemin des Dames. On nous donna de quoi nous habiller, un pantalon et un képi rouges avec une veste bleue.

Bien que le front restât assez stable, les bombardements, patrouilles et "coups de main" firent tomber plusieurs milliers de combattants autour de moi. Je pouvais mourir à chaque instant. Eugène était là, à mes côtés et m'aidait mentalement à tenir le choc. Andrée me manquait horriblement. Je lui écrivais des lettres mais doutais qu'elles lui parvinssent. Je priais tous les soirs de la retrouver. Je priais tous les soirs de ne pas mourir enseveli sous un tas de gravier.

Et puis finalement, je fus blessé par une balle à la hanche. Je revis Eugène, à mon chevet, une dernière fois. Les commandants décidèrent de me renvoyer chez moi et me décorèrent d'une médaille de bravoure devant l'ennemi.

De retour dans mon village, j'essayai de reprendre ma vie comme je l'avais laissée. Mes parents étaient heureux de me revoir et m'accueillirent chaleureusement. Je sentais pourtant un malaise. Peut-être m'avaient-ils déjà effacé de leur vie ...? L'ambiance devint de plus en plus pesante. Cet été, Andrée arriverait, et je serais tellement heureux de la revoir que nous ne nous lâcherions plus.

Quand vint septembre, je la demandai en mariage et elle me convainquit de nous installer à Paris. Au même moment, je reçus une lettre m'annonçant la mort d'Eugène. Anéanti par cette nouvelle, je suivis Andrée. Je promis à ma mère de lui écrire. Plus rien ne me retenait ici.

Je suis perdu à Paris : je n'ai aucun diplôme, pas de formation. On me propose un travail d'électricien que j'accepte sans hésitation. Au contact des plus anciens d'entre nous, j'acquies vite une maîtrise de mon métier. Je travaille dur, de longues semaines durant, avec seulement le dimanche pour me reposer et passer du temps auprès d'Andrée et de notre première enfant, Huguette, qui est née le 15 août 1927.

Notre société prenant de l'ampleur, elle se voit confier l'installation électrique de l'exposition coloniale qui a lieu quelques mois plus tard. Beaucoup de travail en perspective !

Lorsque j'aperçois les plans pour la première fois, je ne peux qu'être émerveillé par l'immensité de ce projet. Chaque parcelle et chaque recoin de l'exposition seront glorifiés d'un éclairage subtil.

Je me chargerai en particulier d'illuminer le Temple d'Angkor, la reproduction exacte du massif temple d'Angkor-Vat au Cambodge, pour que la nuit, les gens s'y arrêtent émerveillés. J'ai comme projet de rendre ce temple féerique au coucher du soleil : lorsque l'on tournera l'interrupteur, une nappe étincelante de lumière s'étendra, comme à la suite d'un coup de baguette magique sur l'étendue mouvante du parc. Le plus délicat sera de dissimuler correctement les projecteurs, de faire en sorte qu'ils mettent le mieux en valeur ce monument oriental de 5 000 mètres carrés.

S'en suit un travail acharné tous les jours parfois même les nuits... Je vois à peine grandir ma fille, qu'un deuxième enfant arrive que nous prénommions Claude. Nous voyons le bout de l'installation, il ne reste qu'une dernière ligne droite. Tous les ouvriers sont exténués mais donnent leur maximum pour respecter les échéances. La sueur coule sur leur visage fatigué tandis que Claude fait ses premiers pas.

Ça y est. Tout est fini. Ayant fait mes preuves, on me charge d'effectuer le dernier branchement. Celui qui conclura des mois de travail. Fier, et pourtant noué à l'intérieur, je jette un dernier regard à mes compagnons et effectue ce dernier geste.

Merveilleux.

La nuit est vaincue.

Ou plutôt, elle s'est vêtue de lumière.

Toute l'équipe applaudit, moi y compris. Les bouchons de bouteilles de champagne jaillissent. Les voix s'élèvent. Le bain de foule que je subis me vaut des centaines de poignées de main.

Il faut que je sorte prendre l'air. En voyant toutes ces lumières, je repense à mon parcours, aux tranchées, à Eugène, à mes parents, à mes étés d'adolescent, à ma tendre épouse et à mes deux filles...

La beauté de ce que je vois devant moi me donne l'illusion d'un monde parfait.

Daniel mourut en 1982 et sa femme lui survécut encore 15ans.

Pauline

Le prix de la victoire



Le prix de la victoire

"Ce gouvernement, alléguant la défaite de nos armées, s'est mis en rapport avec l'ennemi pour cesser le combat. Certes, nous avons été submergés par la force mécanique terrestre et aérienne de l'ennemi. Infiniment plus que leur nombre, ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui ont surpris nos chefs au point de les amener là où ils sont aujourd'hui. Mais le dernier mot est-il dit ? L'espérance doit-elle disparaître ? La défaite est-elle définitive ? Non !..."

La gorge nouée, un frisson, suivi d'une soudaine montée de patriotisme, parcourut mon corps pour atteindre ma tête : j'écoutais, sur ma petite radio, le général De Gaulle lancer son appel à la résistance. Il nous invitait à partir pour Londres pour continuer la lutte. Quelques jours auparavant, j'avais attendu avec mes compagnons qu'Hitler envoie ses hommes droits sur nos bunkers, sur notre forteresse que l'on nommait la " ligne Maginot ". Comment notre état major n'avait-il pas prévu que les Fritz attaqueraient par la Belgique ? Cette ligne ne servait donc à rien. Des millions de francs versés par l'Etat avaient été en moins de trois jours aussi utiles qu'un lance-pierre devant leurs Panzers. Nombre de mes amis s'étaient déjà ralliés à l'Angleterre avant même que l'Armistice ne soit signée. J'étais décidé à les rejoindre. En plus, Hitler avait déjà entrepris de larges rafles de Juifs en Pologne, et l'étant moi-même, j'étais plus en sécurité en Angleterre. Je pris le train pour Calais le jour même. Je savais que des bateaux clandestins allaient en Angleterre, mais les Boches y étaient déjà et je sentais que ça n'allait pas être une partie de plaisir...

"Halt !!!", un officier allemand m'interpella. Mon sang se figea dans mes veines, je sentis mon cœur battre dans mes tempes, je me retournai et vis un ange de la mort. Son costume noir était trempé, ses bottes de cuir claquaient sur le carrelage. Sur son couvre-chef me narguait une horrible, infâme mais fabuleuse tête de mort. Cinq soldats l'entouraient, martelant en cadence leur matraque contre leurs mains. Tout mon corps frissonna d'effroi. Ça y est, me dis-je, c'est la fin...

" Achtung !!!" Sans pouvoir contrôler mes jambes, je me mis à courir sans savoir où aller, dans le seul but de leur échapper. Je me mêlai à la foule qui montait dans un grand bateau blanc et bleu. La foule se pressa et je réussis ainsi à semer le commando allemand. Le cœur battant, les pieds trempés, j'avais froid. La chance m'avait souri cette fois. Je pleurai à chaudes larmes puis m'endormis, exténué.

- Oh! mon gars, réveille toi, on est arrivé, me dit un homme barbu et trapu.
Je me réveillai en sursautant.

- On est arrivé ? Attendez une minute, on est où ?

- Bah ! Tu devrais le savoir, on est à Folkestone, en Angleterre !

J'étais bouche bée. Comment avais-je réussi à arriver en Angleterre, sans savoir quel bateau je prenais?

L'homme me dévisagea, haussa les épaules d'étonnement puis s'en alla. Je descendis sur la terre ferme et décidai de me trouver un hôtel pour dormir paisiblement au moins une nuit encore car le lendemain, je voulais aller m'enrôler dans l'armée. Je pensai que mes notions d'anglais me seraient très utiles mais ce ne fut pas le cas. Ils parlaient avec un tel accent qu'il m'était impossible de comprendre quoi que ce soit. Heureusement, je réussis à me faire comprendre par une hôtelière et passai la nuit dans le petit hôtel bon marché.

Le lendemain, je cherchai une caserne. Il y avait là-bas des Anglais mais aussi des Français qui étaient venus dans le même but que moi. On m'appela et on m'emmena dans une grande pièce mal éclairée. On me déshabilla et m'examina. J'étais très mal à l'aise, j'avais le sentiment que l'on violait mon intimité. Je baissai la tête, regardant mes pieds; mon ventre me faisait mal, mes joues me brûlaient et dans ma tête résonnait un bruit strident. Une goutte coula sur mon visage, c'était la deuxième fois que je pleurais en quelques jours. J'avais honte et je savais que si je ne me reprenais pas, ils ne m'accepteraient pas. Je levai la tête, ma main glissa sur ma joue pour sécher mes larmes et je bombai le torse pour me donner fière allure. Un interprète français me dit qu'ils m'avaient jugé apte à passer mon service militaire, service qui devait durer un an...

2 ans plus tard...

La sirène retentit, toute la ville était en alerte, on se barricadait dans les caves. Elle annonçait les bombardements qui faisaient rage depuis quelques temps. Les Boches visaient les bâtiments civils afin de faire régner la terreur. Heureusement, nos pilotes étaient très bien entraînés et nous pouvions ainsi repousser leurs assauts.

Les Allemands avaient gagné quelques batailles en Afrique du nord et l'Etat Major avait décidé qu'il fallait y remédier au plus vite. Les Anglais appelèrent les Américains pour accoster en Afrique, mais les défenses ennemies rendaient la tâche quasiment impossible. En effet, leurs U-BOOT* stoppaient et coulaient tous les navires qui naviguaient en Atlantique. Il fallait donc utiliser la ruse. C'est pourquoi, en octobre 1942, nous construisîmes des bâtiments au sud des plages anglaises et nous multipliâmes les raids aériens au-dessus des côtes françaises afin de simuler un proche débarquement. Enfin, on nous avait informés que l'on devait débarquer en Afrique de l'ouest et on nous donna des vaccins contre le choléra afin de tromper les espions qui se trouvaient dans nos régiments. Mais contre toute attente, nous débarquons à Alger aux côtés des Américains... On savait que Rommel* affrontait les Anglais en Egypte, et si tout se passait comme prévu, il se replierait vers l'Algérie, et c'est là, que l'étau allait se refermer sur lui !

Dans le campement, la tension est à son comble, chacun raconte des rumeurs concernant "Le Renard du Désert et son Africa Korps"*, ce qui ne faisait qu'amplifier la pression. Personne ne touchait à l'alcool, chacun avait les yeux rivés sur sa misérable assiette de soupe, nous n'avions aucune envie de plaisanter. Ils pensaient à leur femme, à leurs enfants. Moi je pensais à ma sœur Denise, à ses cheveux noirs, à ses yeux verts, à son sourire malicieux et espiègle. Elle n'était encore qu'une enfant lorsque je l'avais quittée...

Deux mois plus tard...

Nous fûmes réveillés par le roulement du tambour, c'était le signe qu'il fallait vite se rendre sur la place. On nous informa que Rommel avait fui l'Egypte et que nous devions le prendre en tenailles. Nous avions pour nous l'effet de surprise car il ne savait pas que nous l'attendions de pied ferme. Nous avions prévu son arrivée et nous avions posé des milliers de mines. Le lendemain, la bataille allait faire rage, mon excitation était à son comble. Malgré les frissons de peur, je jubilais à l'idée de pouvoir enfin me battre comme un homme et peut-être de mourir au combat ce qui, au fond, m'importait peu à présent. Nous nous endormîmes le fusil à la main, le doigt sur la gâchette, prêts à nous battre.

L'alarme nous réveilla. Tout le monde se prépara, courut, nous n'avions que quelques minutes avant son arrivée. Il fallait tendre une embuscade à Rommel et ses troupes. Nous étions tous placés. Je caressai mon arme, priant qu'elle ne s'enraye pas. Je transpirais, mon cœur s'emballa et, contre toute attente, j'étais très excité. Je ne m'étais jamais battu, ce serait mon baptême de feu, mon baptême du sang. On entendait leur moteur, ce bruit nous terrifiait car c'était celui de l'aviation mais surtout de leurs Panzers. C'étaient eux notre cible principale.

Boom ! Un Panzer vola en éclat. Un Anglais avait tiré un obus dessus et, en une fraction de seconde, nos doigts moites enfoncèrent la gâchette avec rage. Les dents serrées, nous fîmes éclater la cervelle des Boches. Ils ne savaient pas ce qui leur arrivait. Ils s'écroulaient par terre un par un. L'orage se mit à tonner lui aussi, suivi d'une pluie diluvienne. Les tirs ne cessaient pas et les Allemands continuaient à s'engouffrer dans notre piège. Nous étions trempés jusqu'aux os et tout comme nos ennemis, nous nous enfoncions peu à peu dans une boue qui semblait nous avaler. Les Panzers avaient compris notre manœuvre et ils nous tiraient dessus à coups d'obus. Des corps volèrent, des têtes explosèrent, la boue était devenue rouge pourpre, rouge de sang ! Soudain, un bras s'abattit sur moi. Je l'attrapai voulant me défendre, et criai d'effroi. C'était le bras d'un camarade mais le corps manquait. Mes larmes coulèrent se confondant avec la pluie. Ma fureur était devenue telle que je me croyais invincible. Je me retournai et tirai sur les nazis comme un forcené. Je dégoupillai une grenade et je la lançai au cœur de leur régiment, tuant plusieurs des leurs. Soudain, une grenade, allemande cette fois, atterrit tout près de moi. J'étais figé, cloué au sol comme un vulgaire insecte, mon instinct ne répondait plus. Mes mains glissèrent sur mon fusil et je regardai cet objet de mort. Mon cœur se remplit de peur. La bataille faisait rage autour de moi et je regardai ma mort pendant une à deux minutes. Puis j'eus un sursaut, et je me rendis compte que cette grenade n'exploserait pas. Je n'y pensai plus et je continuai à me barricader dans un trou boueux.

Nos chars étaient détruits par leurs Panzers et mes camarades tombaient comme des mouches sous le déluge d'acier, de liquides enflammés et de gaz. Nous devions bloquer Rommel jusqu'à ce que les renforts arrivent, pour les attaquer sur deux fronts. La bataille n'avait commencé que depuis une heure mais j'avais l'impression que je combattais déjà depuis une vie.

Cette vie que je défendais corps et âme contre l'envahisseur. Cette vie qui était dépourvue d'espoir à présent.

Enfin, le renfort arriva et nous réussîmes à mettre les soldats allemands en déroute. Malheureusement, leurs chars continuaient à combattre. Toutes nos forces étaient concentrées sur leurs blindés qui ne résistèrent pas bien longtemps.

Soudain, un long silence s'installa que seul le clapotis des gouttes qui s'écrasaient sur nos casques pouvait perturber. Nous comprîmes que la victoire était nôtre, mais nous n'osions crier de joie de peur de faire erreur. Nous nous regardâmes, levant la tête. C'était sûr, nous avions gagné la bataille ! Nous nous levâmes et marchâmes silencieusement constatant le massacre : nos frères et les Allemands gisant par terre; et toujours cette boue rouge qui s'était infiltrée sous nos vêtements.

Je m'arrêtai,

je venais de marcher sur un objet rond. Je levai le pied et vis la grenade qui n'avait pas explosée près de moi pendant le combat. Cette fois, je sus que j'allais mourir. Je me mis à courir. Le souffle de l'explosion me projeta contre un rocher. Je pris une dernière bouffée d'air, ma main se crispa sur ma cuisse, je sentis mon cœur battre de plus en plus faiblement... jusqu'à son ultime pulsation.

Ulysse



Le jour J

Ma chère bien-aimée,

Mon amour, ma beauté, ma fiancée,
quand je n'en puis plus de regret, de
peine de ne plus t'avoir, je relis tes
lettres, je retrouve dans ces pages
toute la confiance toute l'ardeur qu'il
gaut.

Pierre

Marie

Le jour J

Je suis né le 21 septembre 1923 dans une petite clinique de Montargis, sous le nom de Pierre. J'ai vingt et un ans à l'heure qu'il est, je suis en Normandie, dans le régiment du Niémen.

J'aime profiter du peu de temps que j'ai, pour lire et écrire; ce sont les seules choses qui me motivent car nous sommes en guerre depuis maintenant cinq ans et je n'ai pas vu ma femme depuis deux ans.

Heureusement, nous nous écrivons le plus souvent possible car c'est dans ses lettres que je retrouve toute la confiance, toute l'ardeur et tout le courage dont j'ai besoin.

Les canons ont remplacé sa douce voix, je ne m'y habituerai jamais.

Mes camarades s'enterrent par centaines, la chaleur est accablante et les conditions sont épouvantables sur ce terrible champ de bataille, recouvert de corps, envahi de canons et inondé de sang.

Chaque jour je me demande par quel miracle je suis encore là, dans mon uniforme de soldat, abîmé et usé par les combats, par toutes ces années de tuerie qui devraient bientôt cesser.

En effet hier, mardi 6 juin 1944, à 2 heures du matin, en écoutant radio Londres, j'ai appris le Débarquement des alliés, le jour J, tant attendu.

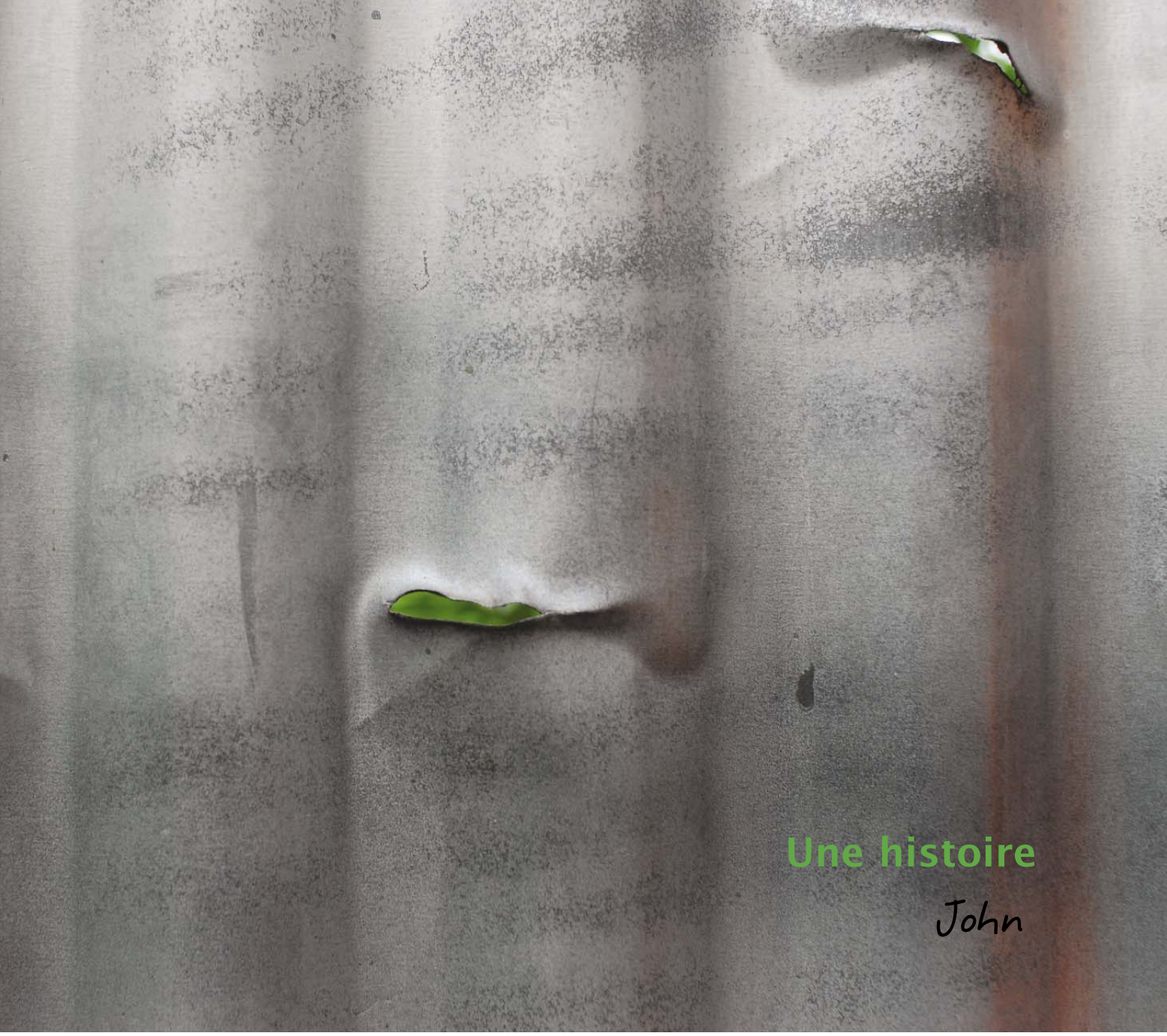
Une flotte de plus de 5.000 navires a quitté l'Angleterre ainsi que des milliers de parachutistes qui ont été largués sur la Normandie.

La surprise est totale du côté allemand, le débarquement allié n'était pas prévu pour si tôt, surtout que les conditions météorologiques extrêmement défavorables semblaient empêcher tout assaut. Heure par heure, je m'informe de l'action des Alliés et de la résistance allemande. La bataille est sanglante sur les côtes normandes.

Chaque détail nous est transmis par téléphone, les témoignages de personnes extérieures, se tenant sur le front et les plages, nous aide à comprendre la situation et nous permet alors d'y faire face.

J'espère très vite retrouver ma femme et le reste de ma famille, ce que j'attends depuis si longtemps. Je ne peux m'empêcher d'imaginer et de rêver à la scène de nos retrouvailles.

Marie

The image features a dark, mottled grey background with a grainy texture. Two horizontal slits are cut into the material, revealing a vibrant green color underneath. The slits are located in the upper right and lower center areas. The overall effect is mysterious and artistic.

Une histoire

John

Une histoire

Cette histoire commence en 1940...

Je m'appelle Georges SOURIS et j'ai vingt-cinq ans. Je viens de la Somme, plus précisément de Moreuil et je viens de m'engager dans l'armée pour sauver mon pays et ma famille, je me suis engagé plus exactement dans le 141^{ème} régiment d'infanterie de l'armée française parce que j'avais l'habitude de marcher et que je me suis engagé là où l'on manquait le plus de soldats, autrement dit là où il y avait le plus de morts. Pourtant je ne ressentais aucun sentiment de frayeur.

Durant ces cinq années de terreur, je suis allé à peu près partout pendant la guerre, en Pologne, en Allemagne, bien sûr j'ai combattu pour la France. J'ai aussi été blessé plusieurs fois d'une balle dans la jambe et dans le bras mais ce n'est rien par rapport à ce que j'ai vu : des hommes si lâches qu'ils sont prêts à vendre leur âme au diable et à trahir leur pays juste pour pouvoir vivre une journée de plus. C'était en 1942, dans le camp de Sobibor, au milieu de Juifs car je fus fait prisonnier avec mes compatriotes, par ces enfoirés d'Allemands.

Mais nous n'étions pas des prisonniers ordinaires, bien au contraire, les officiers allemands nous laissaient en vie car ils espéraient que nous trahirions notre patrie. Mais être prisonnier ne fut pas le pire, le moment le plus terrible fut celui où les soldats allemands m'ont demandé quelle était la situation de nos troupes et leur localisation. Bien sûr, j'ai refusé mais pour m'obliger à parler, les officiers allemands prenaient un à un mes frères pour les torturer devant mes yeux jusqu'à ce qu'ils en meurent. Evidemment, vous allez me demander pourquoi ils m'ont épargné moi. Eh bien, parce que j'étais le chef de ma section...

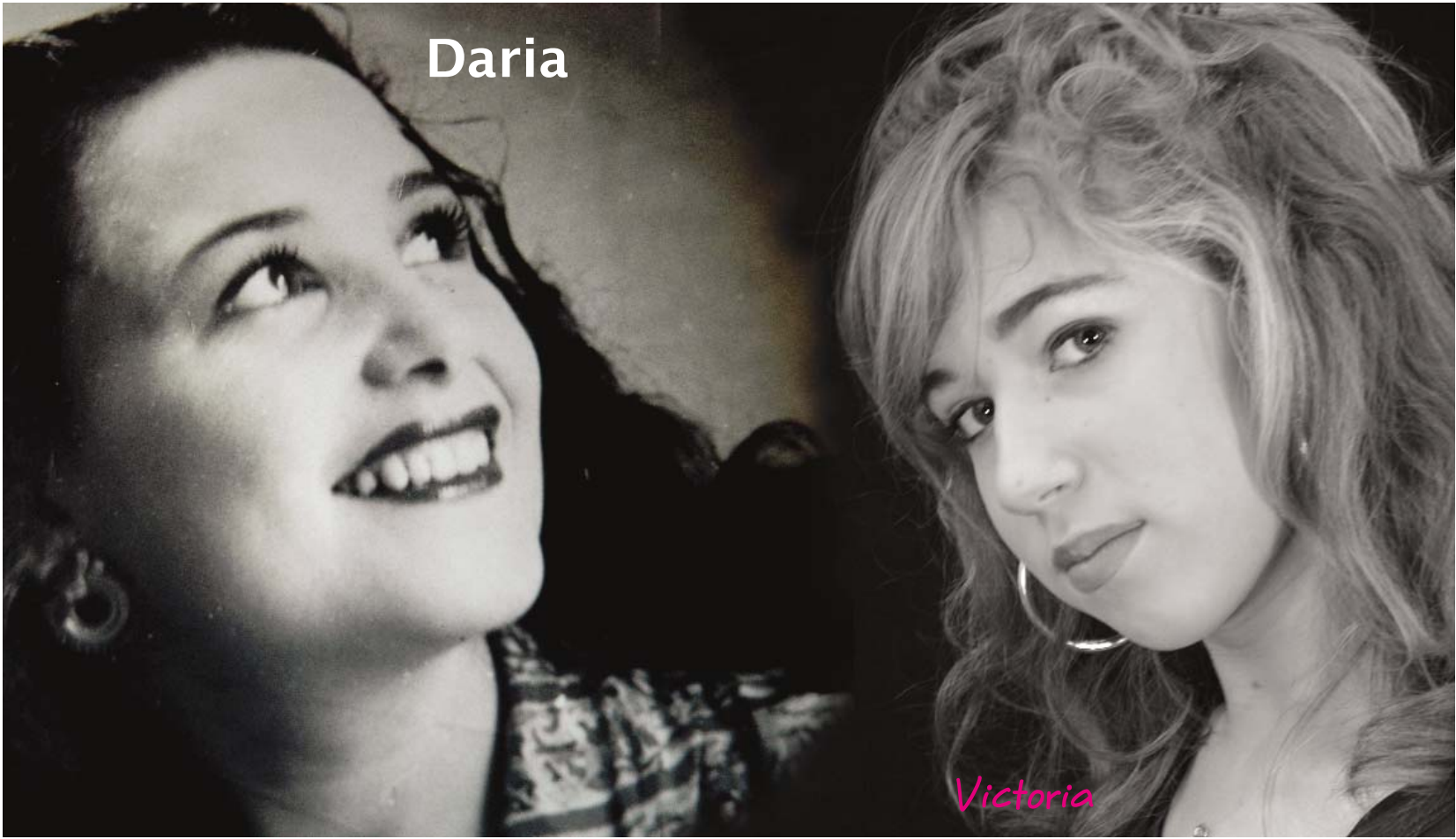
La guerre est un enfer que l'on garde en mémoire jusqu'à la fin de sa vie. Je n'arrive plus à dormir ni à penser à autre chose qu'à cette boucherie, je vois le sang de mes "frères" couler sur mon visage. Quand on voit tout ça, croyez-moi, les combats ne font plus peur. Heureusement pour moi, je n'ai plus que quelques mois à vivre, je dis bien "heureusement" car je préfère encore mourir que de garder en mémoire toutes les horreurs que j'ai vécues.

À cause de ça, mes "frères" sont morts et je n'ai pas vraiment aidé mon pays. C'est là que je me dis que ce fut une erreur de m'engager dans l'armée . . .

Chaque jour et chaque nuit je pleure sur mes erreurs en me disant que la guerre m'a gâché la vie. Oui, j'attends la mort et l'oubli de ce que j'ai vécu, pourtant je suis toujours en vie...

Cela doit être ma punition et c'est la pire des souffrances après ce que j'ai subi.

John

A black and white photograph of two young women. The woman on the left, Daria, is smiling and looking upwards and to the right. She has dark hair and is wearing a patterned top and a large hoop earring. The woman on the right, Victoria, is looking directly at the camera with a neutral expression. She has long, wavy, light-colored hair and is wearing a large hoop earring. The background is dark and out of focus.

Daria

Victoria

Daria

Je m'appelle Daria et suis née en novembre 1926 dans un petit village de Sicile appelé Corleone. C'est un de ces villages où des places vides sur lesquels seul un chien dort sont inquiétantes et suintent le danger. Mon père Davide Tedeschi un homme de haute stature, à la peau sombre et aux yeux noisette travaillait entre Tunis et Palerme dans une affaire plutôt douteuse de commerce d'huile d'olive. Ma mère, Deborah, Marciano de son nom de jeune fille, était une femme de taille moyenne, brune, à la peau mate et ayant un regard déstabilisateur d'un bleu profond. Mes parents ont eu cinq enfants : Lea, Michaelo, Isaac, Jeremiah et moi, la petite dernière.

Nous possédions dans ce village une grande maison, aux murs de pierre ocre et aux grands volets fuchsia. C'était l'une des plus belles maisons de la région, elle avait appartenu à l'un de mes ancêtres qui avait fait fortune dans des affaires louches.

Ma vie à Palerme ne fut pas tellement marquée par le fascisme que l'Italie subissait déjà depuis 1922. En Sicile, la violence la plus marquante n'était pas celle des milices mussoliniennes mais plutôt celle des vendettas entre familles ennemies. Ma mère avait de la famille dans la campagne de Rome et à Milan même qui ressentait déjà beaucoup les actions fascistes.

En tant que Juifs, nous ne ressentions donc absolument pas les persécutions antisémites qui auraient dû avoir lieu dans le pays. Et ce jusqu'en 1936, date à laquelle Benito Mussolini commença à s'allier de façon plus marquée à l'Allemagne nazie. Des camps de concentration furent créés dans le nord de l'Italie. Ma mère eut de plus en plus peur que les arrestations ne commencent également ici dans le petit village, quasi-inconnu, de Corleone. Mon père, quant à lui, n'était pas réellement inquiet du sort des Juifs siciliens mais ne supportant plus les crises d'angoisse et le début de dépression de ma mère, il décida de partir pour la Tunisie.

En Tunisie, la situation était plus agitée, mais beaucoup moins inquiétante et dangereuse pour nous. Des Ligues arabes militaient pour l'indépendance du pays, alors que le gouvernement du Front Populaire négociait pour un retour au calme. Papa avait quelques relations en Tunisie, ce qui nous permit de venir emménager dans un quartier italien de Tunis. Nous trouvâmes à notre disposition une maison presque aussi magnifique que celle que nous avions en Sicile. J'avais dix ans lorsque mes parents décidèrent qu'il valait mieux que nous restions à la maison plutôt que d'aller à l'école (leur inquiétude était due à l'agitation qui régnait encore dans les rues). Maman nous enseigna la lecture et l'écriture pendant quatre ans. Au cours de l'année 1940, elle apprit par télégramme que deux de ses sœurs, leurs maris et enfants avaient été déportés dans un camp de concentration au nord de Rome. Cette nouvelle la plongea dans une crise de dépression dont elle eut bien du mal à sortir.

Quatre années avaient passé et la Tunisie subissait une guerre civile entre différents mouvements arabes. Des atrocités étaient commises: on retrouvait des corps d'européens ensanglantés aux coins des rues. Les rues de Tunis étaient également le théâtre de tensions entre les pro-mussoliniens et les autres. Mes parents étaient perdus. La sécurité, on ne la trouvait donc nulle part !

En Août 45, Paris fut libéré ! La Tunisie, surtout les Juifs et autres occidentaux, saisirent cette occasion pour quitter cette terre qui commençait à devenir vraiment invivable. Papa décida d'aller s'installer en France. Nous passâmes d'abord quelques mois sur la côte d'azur dans un hôtel niçois, anciennement réquisitionné par les SS pour les interrogatoires. Puis mon père, une fois encore par ses relations, réussit à nous trouver un petit appartement dans la banlieue est de Paris. Une fois installés dans la capitale, mes frères obtinrent du travail dans un garage grâce à leur talent en mécanique et mes soeurs travaillèrent dans deux des grands magasins parisiens. Ma mère ne pouvait pas travailler et mon père servait dans un bar du 19e arrondissement. Cette vie un peu pauvre perturbait beaucoup maman, car elle avait toujours été habituée en premier lieu par ses parents et ensuite par mon père à une vie de luxe. Moi, je m'habituais très bien à ma nouvelle vie parisienne, je faisais des rencontres dans les cafés chics de St Germain-des-Prés. Nous apprîmes vite le français car notre mère nous en avait déjà donné les bases lors des cours privés en Tunisie. Je crois que mon père s'ennuyait profondément dans son travail, à servir des pressions et des Martinis toute la journée. Ma mère, qui tournait un peu en rond dans notre petit trois pièces, faisait de la couture pour toutes les parisiennes qui ne savaient rien faire de leurs dix doigts.

Après la seconde guerre mondiale, les Français se montrèrent très généreux envers les Juifs, ils se sentaient sûrement coupables de l'atrocité de l'extermination nazie. Autant aux Etats-Unis qu'en France, des mouvements sionistes prônaient la création d'un état juif sur les terres de Palestine. Le 29 novembre, l'ONU votait le partage de la Palestine en deux états : l'un juif et l'autre arabe.

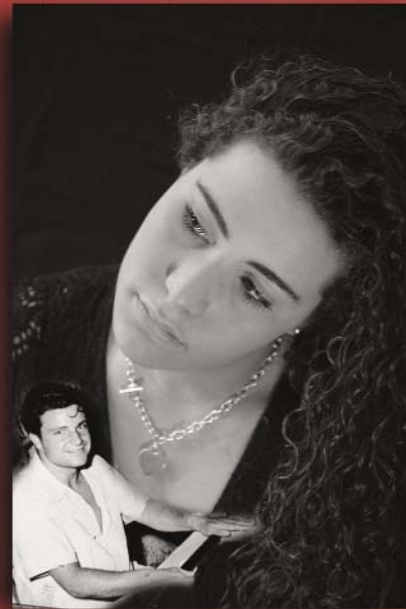
À l'annonce de cette nouvelle, mes frères et ma soeur furent pris d'excitation ! Ils faisaient partie de mouvements sionistes français qui militaient depuis plusieurs mois pour ce partage ! Contre l'avis de mes parents, ils décidèrent de partir en Palestine, ou plutôt devrais-je dire en Israël, pour aider les sionistes à acquérir de façon certaine les territoires. Ils s'installèrent dans un kibboutz précaire à l'est de Jérusalem. Nous avions régulièrement de leurs nouvelles par courrier de l'Agence Juive Internationale.

Le 14 mai 1948, la naissance de Medinath Israël fut proclamé par David BenGourion. Ma mère envisageait sérieusement d'aller s'installer là-bas au moment où la guerre civile entre Juifs et Arabes finirait (elle aurait pu attendre longtemps, la malheureuse !). Mon père, de son côté, souhaitait partir en Terre Sainte car la vie d'action lui manquait et il pensait trouver en Israël une vie

un peu plus pimentée que celle qu'il pouvait mener à Paris (le malheureux ! lui, il avait oublié qu'il avait 70 ans !). Il était très facile à l'époque, comme ça l'est encore maintenant, d'obtenir un passeport israélien ; Israël justifiait ainsi son besoin d'avoir encore plus de terre, et avait également besoin de troupes motivées pour s'assurer l'acquisition de certains villages et notamment de la Ville Sainte. Mes frères et ma soeur étaient parmi les rares sépharades de la Haganah, car la plupart des immigrants juifs étaient des Polonais ou des Russes. Les combats furent menés sans relâche jusqu'au 17 juillet 1948, date à laquelle eut lieu un second cessez-le-feu, et une division de la ville sainte pour dix-neuf années.

Quant à moi, je continuais ma vie à Paris. Mes frères et ma soeur s'étaient installés définitivement dans la Jérusalem juive. Nous ne mettrions pas les pieds en Terre Promise avant 1950, date à laquelle mon frère Isaac épousa une jeune fille d'origine polonaise Yaëlle. Israël ne me plut pas plus que ça, et je fus très heureuse de retrouver Paris et notre appartement, petit certes, mais tellement agréable. Maintenant que les vies de mes frères et de ma soeur étaient établies, ma mère n'avait en tête qu'une seule ambition : me marier ! Je n'étais pas pressée car à l'époque, je trouvais un mari plutôt encombrant et en France, on ne peut pas dire que les immigrées italiennes, même si elles étaient jolies, étaient bien vues...

Victoria



Kony

J'étais naïve alors....

Je suis née le 30 mars 1930 à l'époque du protectorat français, à la Goulette, en Tunisie, le seul pays d'Afrique du Nord à avoir connu l'Occupation.

J'avais 12 ans, quand le 8 mai 1942, les troupes allemandes envahirent la Tunisie. A l'école, je portais une blouse noire, sur laquelle ma mère m'avait cousu une étoile jaune. Je n'avais pas le droit de la cacher. Le port de l'étoile entraînait toute une série d'interdictions : on ne pouvait plus aller à la piscine, ni au cinéma, ni même jouer dans les squares...Le jeudi, alors que mes amies s'amusaient dehors, moi je restais cloîtrée à la maison avec maman et mes quatre frères et soeurs. Nous étions exclus de tous les lieux publics.

J'étais naïve alors. Je ne savais pas, quand ils nous ont embarqués, que le but des Allemands était d'exterminer tous les Juifs du pays. Ils nous ont arrêtés, parqués dans des camps à quelques kilomètres de là. Ces camps avaient été construits - je l'ai appris plus tard - par nos compatriotes.

En six mois d'occupation, de décembre 1942 à mai 1943, sur une population de 75 000 Juifs, 4 000 hommes seront envoyés aux travaux forcés, sans compter les "Tunisiens de France" qui seront déportés à Auschwitz.

Les "douches" étaient construites et en activité quand les premières bombes éclatèrent en 1944. L'alerte ne fut donnée qu'après ces explosions. Suivirent cinquante minutes de terreur. Nous cherchions en vain des endroits pour nous abriter et nous cacher des Allemands. Nous souhaitions nous évader à tout prix. Mais comment le faire avec tous ces barbelés et miradors qui entouraient le camp? Près de 6000 bombes furent jetées cette nuit-là. Sirènes, canons, ronflement des avions, bombes, cris des blessés, appel des pompiers, bombes, ce fut une nuit infernale. Ceux qui, comme moi, l'ont vécue en ont conservé le souvenir d'un cauchemar atroce. J'avais l'impression que ma famille et moi allions voir notre fin. Beaucoup d'habitants, qui s'étaient réfugiés dans les caves, y avaient été enterrés. Sous les maisons écroulées, des femmes et des enfants étaient emmurés vivants. Après ces bombardements américains de 1945 et la Libération qui s'en suivit, la plupart des Juifs tunisiens fuirent le pays pour s'installer en France et en Israël.

J'avais quinze ans, mon père était mort. Je suis restée en Tunisie où j'ai trouvé l'homme de ma vie et me suis mariée à dix-neuf ans.

Aujourd'hui, je vis aux Etats-Unis d'où j'ai raconté ces quelques souvenirs à ma petite-fille, Kony.

Kony



L'oeuvre du diable

Castres, 19 juin 1956

Je suis plongé comme chaque matin dans *Le Midi Libre*.

Les nouvelles concernant la situation en Algérie sont nombreuses, je lis :

"... Le front républicain remporte les législatives... Le chef du gouvernement, le socialiste Guy Mollet déclare que la France doit rester en Algérie, et elle y restera... Manifestation des ultras à Alger... Robert Lacoste est désigné ministre résident... Exécution par la guillotine des deux premiers condamnés à mort Algérien Zabana et Ferradj... Le pétrole jaillit à Hassi Messaoud... Les oulémas, un moment dubitatifs, rejoignent le FLN... Etudiants et lycéens algériens décrètent la grève et montent en grand nombre au maquis... Aujourd'hui exécution de deux membres du FLN à Alger, la Casbah en état de siège, mort de Zighout Youssef commandant la Wilaya II..."

Depuis 1954, la France est en guerre et je m'interroge : ne pouvons-nous pas tous vivre ensemble sous l'emblème d'une Algérie indépendante ? Pourquoi faire la guerre ?...

J'entends soudain frapper à la porte, ma mère ajuste son foulard, je m'avance vers l'entrée de notre modeste demeure qui sent le cuir et la lavande. Je tourne la poignée et vois, postés devant mes yeux, les gendarmes régionaux, silhouettes raides et mines graves. Je n'ai pas besoin de lire la lettre que l'un d'eux me tend pour comprendre que mon destin vient de basculer. Je n'ai pas peur, mais une onde d'angoisse parcourt mon corps, effaçant toute ma vie et mes souvenirs. Mon désarroi se change vite en attente inquiète. Je sens mon esprit confus et je suis incapable d'imaginer ce qui m'attend : quitter mon pays pour partir en Algérie ? laisser ma mère seule ? prendre les armes ? me battre ? mourir ?...

Alger, 15 août 1956

Je ne connais rien de ce pays. Les rues affichent des noms dans une langue et une écriture complètement inconnues. Au-dessous des noms arabes, je lis les traductions : Rue Ed Daouha, Passage du Prophète, Avenue Walid El Jouini...

L'ambiance est lourde dans les rues de la ville. Le silence semble avoir envahi les immeubles. Comme si la méfiance régnait dans la population arabe, je sens que derrière chaque porte d'entrée des mots se distillent, des voix murmurent, j'imagine des projets s'échafauder, et je devine aussi des larmes... Le temps me semble arrêté, les rêves interrompus. Ici les couleurs des façades fissurées sont criardes, je cherche des mots pour dire l'indicible modestie et la pauvreté qui transpire. Seuls les enfants en haillons dans les rues défoncées s'adressent à moi, "le colonisateur", l'envahisseur, en criant : "chorba, chorba" : à boire, à boire...

Pas le droit à l'erreur, si je dévie un peu, c'est la punition, la prison militaire. Je regarde les maisons de pierres, fixées les unes aux autres par de la glaise. Les tuiles en terre cuite, les oliviers et les figes sur les arbres. J'ai déjà la conscience tourmentée, de n'être simplement qu'un bon soldat bêtement piégé par son obligation du devoir qui permet à la machine de guerre française de fonctionner.

Je suis pris au piège de la haine et de la mort.

Bataille d'Alger, guérilla, 26 octobre 1956

Je suis à Alger et les combats font rage dans les murs mêmes de la ville.

Les premiers blessés sont apportés, il en arrive de toutes parts. Le moindre recoin protégé est occupé, les hommes se réfugient par toutes les ouvertures. Ils tombent dans nos bras, hébétés, hagards, les yeux figés par l'horreur de ce qu'ils ont vu, les traits contractés par la douleur et l'effroi. Soudain un soldat s'affale sur moi, il est grand, il est fort, il doit avoir mon âge ; il est dans un état pitoyable de prostration et d'anéantissement, il sent l'urine, dégage une odeur de cadavre, il a la cuisse broyée. Il pousse des cris horribles, ces cris nous masquent une mitraille formidable. Les morts qui m'entourent sont entassés pêle-mêle, les uns sur les autres, comme des choses devenues sans intérêt. Tout à coup une douleur indescriptible m'envahit, mon souffle devient haletant, ma gorge est torturée par la soif, tous nos bidons sont vides ou ne contiennent plus qu'une eau tiède et fétide. Je suis comme sourd et insensible, je pense aux événements qui se sont passés depuis mon arrivée, j'ai tant appris en quatre semaines, j'ai appris la guerre, la lutte contre un ennemi invisible, qu'on sait retranché quelque part et prêt à vendre chèrement sa vie. La marche, la nuit, dans des chemins boueux, creux, défoncés, la recherche de son emplacement pendant des heures, rester couché quand on est à découvert pour éviter les balles qui surgissent de nulle part. C'est la perte habituelle du sens, être d'une saleté repoussante, manger avec des mains pleines de terre et de boue et se coucher dans les ordures. Et l'odeur de la mort, dont on appréhende la venue mais qui viendra bien assez tôt, le jour où l'on nous lancera contre ces mitrailleuses, ces fusils qui nous entourent et qui nous guettent. Je sens mon esprit divaguer...

Est-ce le bruit du clocher de Gaillac ou peut-être celui de Réalmont que j'entends au loin ? ces cloches qui se balancent de droite à gauche, le dimanche, où le soleil me caresse la peau, où la fille d'une veuve, dont les joues écarlates trahissent un penchant pour le vin, sa fille trop blonde, au teint trop cuivré par le climat du Tarn, ou encore trop mince, mais pourtant si parfaite. Est-ce bien l'eau de cette fontaine sur la place de Castres qui me coule sur les joues ? Sont-ce bien les cris des commerçants ? Est-ce bien ma mère qui est assise et qui attend ?

Non ! Ce sont les cris de nos hommes, les claquements de langue des Algériens, c'est le sang qui coule indéfiniment jusqu'à mes oreilles, c'est la chaleur que dégage mon corps blessé. Je vois ma mère, seule, comme elle l'a toujours été. Elle m'attend, assise sur le banc de pierre fissuré et bouffé par les lierres, siégeant au bord de ce chemin de caillasses dont le parfum m'est familier car il est sur ma terre ! C'est bien ma mère qui m'attend, je le sais.

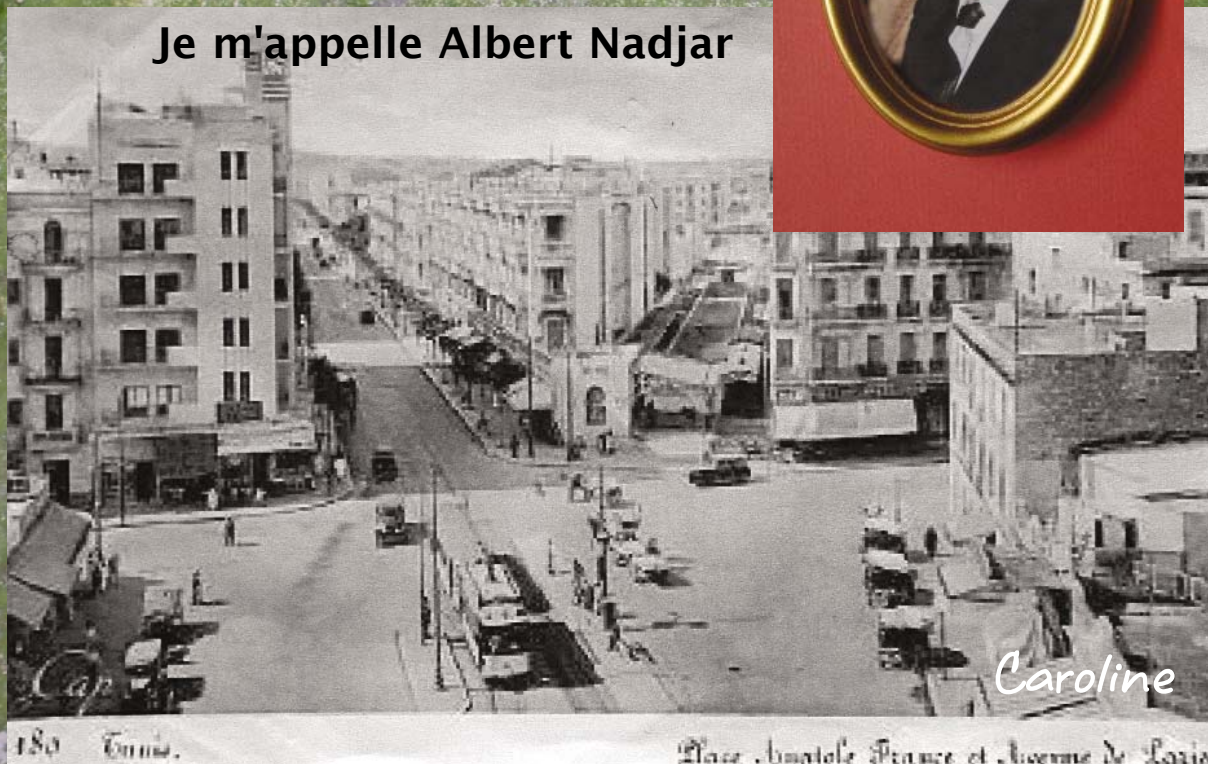
Et c'est pourquoi je me relève, pour ne plus jamais retomber, je me le jure.

Paris, mai 2007

Voilà ma guerre, c'est l'oeuvre du diable.

Fanny

Je m'appelle Albert Nadjar



Cap
180 Tunis.

Caroline

Place Amicale France et Avenue de Loria

Je m'appelle Albert Nadjar, je suis né le 13 Juillet 1921 à Tunis. Mon père possédait une tannerie et ma mère ne travaillait pas. J'avais deux sœurs plus âgées que moi.

A partir du mois de Novembre 1942, les Allemands sont arrivés en Tunisie et ont envahi le pays tout entier jusqu'en Mai 1943. A cette époque, j'avais vingt et un ans. J'étais toujours à Tunis. Ils ont recensé des Juifs de Tunisie entre 16 et 40 ans et nous étions obligés de faire ce qu'ils nous demandaient, car sinon nous nous faisons fusiller.

C'est comme cela que je me suis retrouvé à endurer le STO (service du travail obligatoire) : tous les jours nous fabriquions des armes à Tunis pour les Allemands; le soir, je rentrais chez moi. Nous avons aussi travaillé dur pour construire des pistes d'atterrissage à l'aéroport de Tunis. Nous avons aussi été contraints de participer à l'édification des camps de concentration et des chambres à gaz.

Ces travaux s'effectuaient dans des conditions très pénibles, car c'étaient de très gros chantiers et il fallait être physiquement fort pour résister. De plus, pendant notre travail, nous subissions les tirs de bombes alliées venant détruire ce que nous avions construit le matin même, mais ces destructions étaient pour la bonne cause.

Heureusement en 1943, les Américains sont arrivés et ils ont libéré la Tunisie. Tout ce calvaire était enfin fini. J'avais alors 26 ans, j'étais jeune et entreprenant. J'ai décidé de reprendre la tannerie qui appartenait à mon père, car ce dernier venait de mourir.

Il faut savoir qu'en Tunisie l'élevage des moutons était très commun. Nous pouvions donc acheter les peaux des bêtes aux éleveurs arabes. A la tannerie, les employés préparaient les peaux de mouton avec un produit appelé le tanin, ils les transformaient pour en faire du cuir. Ensuite nous revendions le cuir obtenu pour fabriquer des manteaux, des chaussures, des chapeaux ou des sacs par exemple. La tannerie se situait à Tunis, dans un lieu entouré de champs d'amandiers ; les peaux y étaient traitées et stockées sous un hangar et mon épouse s'occupait de la laine qui était nettoyée par des femmes dans les champs avant d'être revendue.

J'ai travaillé pendant une vingtaine d'années à faire marcher la tannerie de mon père, qui était devenue une des plus importantes de la capitale. J'en étais très fier jusqu'au jour de 1962 où la Tunisie a pris son indépendance. J'avais alors une quarantaine d'années. Le gouvernement tunisien a réquisitionné par décret notre tannerie. De rage, j'en ai fermé les portes et j'ai jeté les clefs à la mer.

La vie n'était plus possible là-bas car la Tunisie n'était plus sous Protectorat français. De plus, en tant que Juifs, nous n'étions pas très bien tolérés en Tunisie. Nous avons dû laisser tous nos biens sur place et quitter le pays avec nos deux enfants, notre grand-oncle de soixante dix ans et mon beau père de quatre-vingt cinq ans. Comme nous n'avions pas le droit d'emporter d'argent, ma femme avait caché des billets dans la doublure de nos manteaux pour nous permettre au moins de subsister quelque temps.

Le départ en bateau de Tunis a été extrêmement dur pour moi, les rivages de mon enfance s'éloignaient petit à petit. Je pensais que je ne les reverrais peut être jamais. Arrivés à Marseille nous avons pris le train en direction de Paris. Il nous a fallu reconstruire une nouvelle vie. Nous avons pendant quelques jours habité chez de la famille fraîchement débarquée de Tunisie et très vite j'ai recherché un hôtel. Comme nous n'avions pas d'argent nous vivions tous dans la même chambre. Puis j'ai fini par trouver, dans le 15ème arrondissement, un travail de nuit qui consistait à livrer et à transporter des paquets très lourds. Au bout de quelques mois, nous avons trouvé un logement dans le 11ème arrondissement, Passage de la Main d'Or.

Mon beau père pleurait souvent car son beau pays lui manquait : le manque de soleil, le manque de luminosité, la perte de ses amis et de la douceur de vivre. Il ne supportait pas non plus le froid qu'il faisait à Paris et il tombait souvent malade. Et puis un jour, il est mort en s'endormant sur un vieux fauteuil, sûrement plus de tristesse et de chagrin que de vieillesse.

Un an plus tard, un nouvel événement s'est produit dans la famille : l'arrivée d'un troisième enfant, Didier en juillet 1964. C'est ton papa ma petite Caroline. Et là, notre vie a encore changé car j'ai travaillé en temps que comptable dans une entreprise d'import-export. Nous avons enfin pu retrouver la stabilité, les ennuis étaient finis.

J'ai créé par la suite mon propre cabinet de contentieux dans lequel je travaillais avec ma femme : on y négociait les litiges de paiement entre les entreprises et leurs fournisseurs, et vis et versa.

Ma vie s'était transformée et avait enfin pu redevenir stable.

Caroline

CARTE D'IDENTITÉ

NOM *Grasset*
 Prénoms *Jean*
 Etat-Civil *Marie*
 Affiliation
 Profession *Cultivateur*
 Né le *29 février 1909*
 à *Cussac*
 Département *Haute-Vienne*
 Nationalité *Française*
 Domicile *Cussac (la Terrenue)*

SIGNALEMENT

taille *1m 64*
 cheveux *châtains*
 moustache
 yeux *bruns*
 marques particulières *Neant*

Nez { Dos
 Dimensions *longues*
 Forme du visage *ovale*
 Teint *coloré*

Impression digitale

Le Titulaire, *Grasset*
 Vu pour la légalisation
 Le *29*



Papou



Marie Sara



Papou

Je m'appelle Jean Grasset et je suis né le 29 Février 1908, à la Termenière, une petite propriété située en Haute-Vienne, à proximité de la commune de Saint-Mathieu. Je suis allé à l'école jusqu'au Certificat d'Études que j'ai brillamment eu. Puis je suis parti travailler comme barman au "Café de la Place" à Limoges, jusqu'au jour où mes parents m'ont envoyé en Allemagne faire mon service militaire : ce que j'ai apprécié et qui m'a décidé à m'engager dans l'armée en 1926. J'avais alors 18 ans. Lors d'un banquet dans un château voisin, j'ai rencontré ma future femme, Françoise Laplagne, qui y était domestique. Nous nous sommes mariés le 23 avril 1927. J'ai dû alors partir à Metz (dans le 150^{ème} régiment d'infanterie) où Simone, ma seule et unique fille, est née. J'y suis resté dix ans avant de partir en Algérie dans un régiment Zouave d'abord à Tlemcen puis à Oujda. Mon service fini, sept ans après, en 1943, nous sommes rentrés en France, dans mon village natal, c'était la deuxième guerre mondiale...

Quelques semaines plus tard, le maire de Saint-Mathieu m'a demandé de partir en Allemagne afin d'encadrer les jeunes hommes du STO (Service du Travail Obligatoire). Ne voulant pas partir travailler pour l'occupant, ces hommes se réunissaient en douce et mettaient en place des plans de résistance. J'ai décidé de me joindre à eux. Moi non plus je ne désirais pas servir le Führer. Tout d'abord, nous avons coupé des câbles téléphoniques, puis abattu des arbres au milieu des routes, inversé les panneaux routiers et fait sauter les lignes de chemins de fer. Mais nous avons aussi tué des soldats et officiers allemands de nos propres mains comme à Sérillac, lorsque nous leur avons tendu une embuscade...

Je me souviens du jour, qui je crois a été le plus dur de ma vie, du massacre d'Oradour-sur-Glane.

C'était le 10 juin 1944, nous nous étions retrouvés dans une grange afin d'élaborer nos prochains plans de sabotage, quand une femme avec son bébé dans les bras, tous deux couverts de sang, arriva en criant "A l'aide". Nous nous sommes précipités : elle nous expliqua que des Allemands avaient encerclé le village et massacraient les villageois. Après avoir laissé la jeune femme et son fils chez moi auprès de mon épouse, nous sommes tous partis pour voir ce qui se passait. Il était trop tard... Il ne restait plus rien... Juste des cadavres d'enfants, d'hommes et de femmes qui gisaient par terre. Il faisait une chaleur étouffante et une écoeurante odeur de sang flottait dans l'air. Les Allemands étaient partis et les remords montaient en nous : "Et si nous étions arrivés plus tôt ? Certaines vies auraient-elles pu être sauvées ?..."

Peu de temps après, j'ai dû quitter la Résistance, parce que j'étais résigné à rejoindre l'Armée de De Lattre de Tassigny pendant quelques mois. Le régiment avec lequel j'étais parti et moi-même arrivions à la frontière autrichienne quand, par signal radio, on nous annonça l'Armistice. C'était le 8 mai 1945. Peu de temps après, j'ai été nommé contremaître dans une petite usine d'aluminium construite à l'entrée du village, puis j'ai pris ma retraite définitive en 1965.

Je n'ai certes pas été un héros comme Lucie Aubrac ou Jean Moulin, mais j'ai été résistant et ça, j'en suis fier...



Marine

Nous sommes le 25 juillet 1944, je m'appelle Ginette Schapman et j'ai peur! J'habite Wizernes, dans le nord de la France. J'ai dix ans et je suis atteinte de la polio, maladie que j'ai attrapée cet hiver, avec mes amis alors que nous jouions à la bataille avec de la neige, mais cette dernière, impure m'a contaminée.

J'ai du mal à marcher, j'ai mal et j'entends derrière moi les bombardements allemands. Je suis chez moi, j'écoute la radio, le temps est au beau fixe. J'essaie de penser à autre chose qu'aux troupes allemandes qui s'approchent peu à peu de nous.

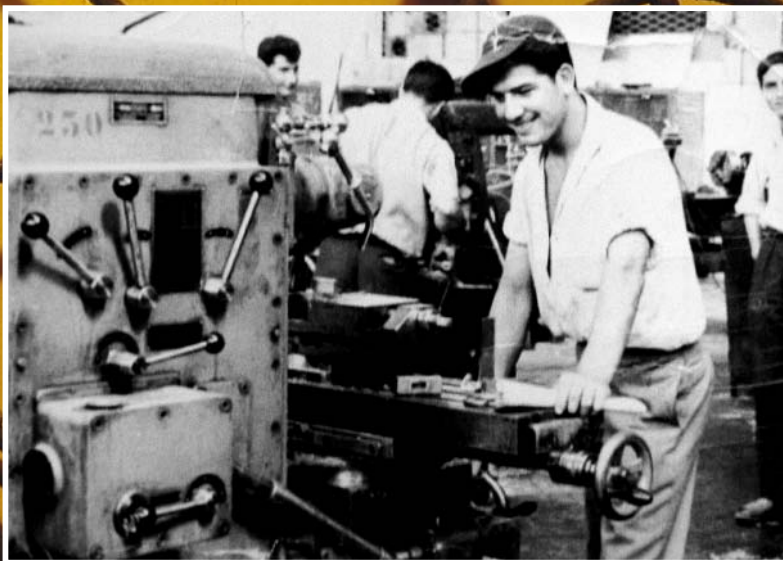
Je suis l'ainée de mes soeurs Yvette et Micheline auxquelles je dois tenter de faire oublier la tristesse du quotidien.

Tout d'un coup, un bruit étourdissant. Ma mère enceinte, arrive de dehors, l'air effrayé, laisse claquer la porte en chêne contre le mur de la cuisine. Affolée, elle m'amène dans le couloir, me prend à part pour ne pas semer la panique chez mes petites soeurs et m'annonce que l'église a été détruite par les bombardements alliés. Seules les deux cloches ont été épargnées. Nous devons partir, fuir, vite! Ma mère me charge d'habiller mes soeurs, et de préparer nos paquets avant de partir en exode. Maman, elle, se charge d'aller prévenir mon père. Je la vois se déplacer avec peine, son gros ventre rond, ralentit ses mouvements.

Après une trentaine de minutes nous voilà prêts. Prêts pour le grand départ. La bichette, notre chèvre bien aimée est attelée à une petite charrette. Après les dernières vérifications nous refermons la porte derrière nous.

Je me retourne et regarde, des larmes pleins les yeux, ma grande maison en vieille pierre, et mon jardin verdoyant que je ne reverrai certainement plus ! Je serre dans mes bras ma plus jeune soeur avec comme triste musique de fond les bombardements allemands.

Marine



Maureen

J'ai traversé la Méditerranée

Je m'appelle Joseph. Je suis né à Meknes, au Maroc, le 18 novembre 1938. Je fais partie d'une famille nombreuse.

J'avais à peine seize ans lorsque j'exerçai mon premier métier, dans le garage de mon père. Quelques années plus tard, je travaillai en tant que cheminot pour la SNCF. J'aimais beaucoup ce métier, mais c'était dur et fatigant. Les journées étaient longues : je rejoignais les entrepôts de la SNCF vers sept heures du matin, en 4L, et je retrouvais ma première fille et ma femme vers huit heures du soir. Il m'était donc impossible de profiter de la beauté de Meknes. Cette ville toujours ensoleillée, emplie de massifs d'arbres fruitiers et d'oliviers, entourée de plus de quarante kilomètres de murailles, remparts, de portes grandioses comme Bab El Mansour ou encore Bab Barrima. Les habitants y étaient très accueillants. Je me souviens que j'avais beaucoup d'amis, tous habitaient aux alentours de la petite rue où je vivais. Nous étions très complices, mais ils m'ont souvent reproché d'être têtu et autoritaire.

Le soir du 26 février 1961, je les invitai à dîner. Nous écoutions la radio et nous apprîmes la mort du Sultan Mohammed V. Le mois suivant, le roi Hassan II fut intronisé. La prise du pouvoir absolu fut immédiate. En décembre 1962, il fit adopter une Constitution sur mesure, mal acceptée par les partis politiques, et il prit l'initiative de faire expatrier toutes les troupes étrangères. Puis de violentes manifestations obligèrent le pouvoir à se séparer du gouvernement trop conservateur. Cependant, en juin 1965, six mois avant la naissance de mon premier fils, et après des émeutes violemment réprimées, le roi suspendit le Parlement et assuma les pleins pouvoirs, occupant également la fonction de Premier ministre. Plus tard, en 1967, Hassan II soutint la cause arabe lors de la guerre contre Israël et décida de consolider l'unité arabe en fondant le comité Al-Qods (nom arabe de Jérusalem), en faveur du retour de la Ville Sainte à l'Islam.

Ma femme, qui était secrétaire à l'Ambassade de France, jugea trop risqué de rester au Maroc. Nous immigrâmes donc en France en 1970, notre deuxième enfant avait alors cinq ans. Le voyage dura environ deux jours. Nous prîmes le train jusqu'à Tanger pour ensuite traverser la Méditerranée et arriver à Alger, en Espagne. Cette traversée me sembla courte : je dormis pendant tout le trajet, même si le fait de quitter mon pays m'attristait et me tracassait beaucoup. Lorsque nous arrivâmes à destination, nous prîmes de nouveau le train jusqu'à Paris. Peu de temps après, nous eûmes notre troisième enfant.

Aujourd'hui, à soixante-neuf ans, je vis en banlieue parisienne avec ma femme, dans un grand appartement. Nos enfants ont grandi et ont eu à leur tour plusieurs enfants.

Régulièrement, nous retournons au Maroc et ainsi, nous retrouvons de vieux souvenirs.

Maureen.